

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

8^e Année — N° 333

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES
14 Mars 1935

DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

DÉTECTIVE



ARLETTE STAMISKY

retenue en prison, loin de ses enfants, et de qui nous commençons, cette semaine, à publier les LETTRES DÉCHIRANTES — documents uniques que, seul, DÉTECTIVE a pu obtenir.



Cependant que derrière les murs de la Petite Rotonde Arlette Stavisky évoque les beaux jours d'autrefois, quand elle choyait ses enfants...

LE CRI D'UNE

Mme Lefrançois (ci-dessus) entretenue chez Claude et Michèle leur tendresse filiale.

I. — UN COEUR MATERNEL

Ly a eu, ces jours-ci, un an qu'Arlette Stavisky est en prison. Un an. Douze mois. Les jours ont coulé, l'été a passé, l'hiver est venu, voici reparaire le printemps. Cette femme, qui est jeune et belle, qui fut riche, fêtée, adorée, est toujours en prison.

Quel est son crime ? Les juges ne le disent point.

Tous les moyens ont été tentés pour la rendre à la liberté. Ils ont échoué. La procédure fut impuissante. La raison est muette. La pitié se taira-t-elle ?

Depuis quelque temps s'élève, sourde, mais grandissante, la voix de l'opinion publique. Le cœur populaire finit par être touché de la disgrâce d'une femme sur le sort de qui la Justice refuse de se prononcer.

Il y a un an, on ne la plaignait point. Dans la tourmente politique et sociale que la mort de son mari entraînait, elle n'apparaissait pas très pure. C'était la compagne d'un aventurier, on devait la traiter en aventurière. Après tout, elle savait qui était Stavisky, elle se trouvait auprès de lui, dans la villa de Marly, quand il fut arrêté une première fois. Elle l'avait épousé en prison. Elle n'ignorait pas ce qu'elle risquait en associant sa vie à la sienne. Ses vols, elle en avait partagé le profit. Avec lui, elle avait mené une vie fastueuse, de palace en

palace, de fêtes en galas. L'heure était venue de payer. La veuve tragique n'était qu'un gibier de prison. Tous criaient haro. Et l'on vit un journaliste, qui avait vécu dans son intimité, qui bâsait galamment ses doigts de reine de Paris, s'abaisser à demander son arrestation. On l'arrêta.

Mais les enfants ?

Car il y avait des enfants. Deux innocents. Un garçonnet, une fillette. On ne songea point aux enfants. Ou, si l'on y songeait, c'était avec une sorte d'hypocrate détachement. On pouvait être tranquille ! Ces enfants ne manquaient de rien, car on pense que des enfants ne manquent de rien quand ils ont le gîte et le manger, et de chauds vêtements pour se couvrir. Pourtant, il manquait à ceux-là tout ce qui peut manquer à des enfants : la présence d'une mère.

On commença de s'en rendre compte et de le dire, quand on apprit qu'un puissant réseau de silence était organisé autour d'eux, qui croyaient leur père en voyage et leur mère dans une clinique, pour écarter de leurs petites âmes l'affreuse révélation de la vérité. Sur leur chemin, la Providence avait placé une femme au grand cœur, une simple paysanne, la bonne Mme Camille Lefrançois. Avec ses pauvres économies, jointes à celles de sa sœur, elle les avait miraculeusement sauvés de la méchanceté des hommes. On sut les choses peu à peu. Les détails s'ajoutèrent. On connut l'atroce comédie qui se jouait chaque semaine dans une maison de santé où, pendant une heure, les deux enfants pouvaient voir et embrasser celle qu'on ne voulait pas leur rendre.

Au point de ce douloureux drame où nous sommes arrivés, il ne restait rien à révéler que le cri même, le cri profond et secret que la mère poussait depuis un an. Ce sont les lettres d'Arlette Stavisky à Mme Lefrançois. Ces lettres, écrites d'une prison, sont sous nos yeux. Elles n'ont rien d'apprécié. Rédigées d'une écriture haute et rapide, el-

les exhalent toutes la même plainte, la plainte d'Andromaque, la plainte de Fantine.

A leur lecture, on revivra le martyre d'une femme qui a tout enduré, tout souffert, tout pleuré.

En même temps s'éclaire d'une lumière nouvelle le visage d'Arlette Stavisky. Apaisées les passions qui bouleverseront notre malheureux pays au cours d'une année entière, ce qu'on pressentait d'elle, à travers la dignité de son attitude, la hautaine démarche qu'elle gardait dans le malheur, brille ici tout à coup en pleine clarté. Sa douleur, dont elle refusait le spectacle à la foule curieuse, s'écoule sans retenue dans ces pages. Elle n'a qu'une pensée : ses enfants. Elle n'a qu'un désir : ses enfants. Tout amour pour eux, elle n'a point de haine pour ses bourreaux qui la privent d'eux. Rehaussée, grandie par son infirmité, elle conserve dans le désastre de sa vie cette majesté souveraine qui s'attache à la tendresse maternelle.

Nulle littérature ne nous offre rien de si émouvant.

Marius LARIQUE.

son ! En prison ! Je me répète cela du matin au soir, depuis un siècle que je suis ici, pour me pénétrer de cette déchéance ! « Expier lorsque l'on est innocent. » Je ne peux concevoir une monstruosité plus grande, une injustice plus implacable.

Je ne veux plus vous attrister, ma petite Camille, si dévouée, si aimante pour nos deux amours que je vous confie. Parlez-leur beaucoup de moi. Pensez que je pourrais leur devenir étrangère ! Les enfants sont si insouciants, si oublieux. J'en deviendrais folle ! Ma seule consolation est de penser que vous leur parlez de moi, que mon petit Claude cheri embrasse ma photographie comme il faisait lui-même avec son bon petit cœur, matin et soir, avec l'image de son petit papa cheri ; et ma petite Mimiche adorée, je pense qu'elle m'embrasse bien fort aussi. Couvrez-les de baisers pour moi, ma petite Camille, dites-leur que maman, en voyage, vous écrit pour les embrasser de tout son cœur et leur recommande d'être bien sages ; si vous n'avez pas la tête à faire travailler Claude, laissez-le, il rattrapera cela plus tard, la vie est assez pénible pour que l'enfance soit heureuse ! Il fait beau, aujourd'hui ; j'espère que sa grippe est finie et que vous avez pu lui faire faire sa première sortie, peut-être ?

Ma chère petite Camille,
Hélas ! hélas ! mon calvaire n'était pas encore terminé, je n'avais pas
eu le soleil, jusqu'à la
fin. cette dernière épreuve est
atroce ! N'ayez pas peur de nous
dire ! Nous nous sentons
d'être en prison jusqu'à ce que
nous sortions et que nous

Arlette Stavisky vient d'être arrêtée et emprisonnée. Sa première lettre est pour Mme Lefrançois, à qui elle a confié ses enfants. A ce moment, elle pourrait gémir sur son propre sort, évoquer l'horrible tragédie qui vient de se dérouler, son voyage douloureux à Chamonix entre deux policiers, les haines accumulées sur le nom qu'elle porte. Mais elle n'y songe pas. Elle s'oublie pour penser à ses deux petits. A peine quelques mots pour parler de la prison où elle est enfermée et des heures misérables qu'elle y traîne. Sa seule préoccupation, c'est Claude et Michèle. Que disent-ils ? Que font-ils ? Pensent-ils à elle ? Parlent-ils d'elle ? Elle a ce cri terrible : « S'ils allaient l'oublier ! » Il faut veiller sur leur mémoire, car c'est ce qu'elle a de plus précieux au monde. Si, un instant, la honte de sa situation lui apparaît, c'est aussitôt à eux qu'elle en reporte la pensée. Que diront-ils lorsque, plus tard, ils sauront qu'elle est allée en prison ? La jugeront-ils comme une criminelle ? Elle proteste de son innocence, mais on devine que c'est déjà à eux qu'elle s'adresse.

Un dehors, il fait beau. Le soleil brille. Elle pourrait envier la liberté des autres. Non. C'est pour les petits qu'elle le remarque. Ont-ils pu faire leur promenade ?

Ma chère petite Camille,

Hélas ! hélas ! mon calvaire n'était pas encore terminé, je n'avais pas encore bu le calice jusqu'à la lie. Cette dernière épreuve est atroce ! Rappelez-vous quand je vous disais : « Ce doit être épouvantable d'être en prison, lorsqu'on n'a rien à se reprocher », et me voilà dans ce cas si affreux ! Certes, je ne pensais pas à moi lorsque je vous disais cela, je ne pouvais pas croire qu'une chose pareille puisse m'arriver et que j'avais besoin de m'associer à cette idée, n'ayant en toute conscience rien à me reprocher. Ma vie maintenant, depuis mon deuil si douloureux, ne se continue plus que pour mes chers petits poulets, qui sont toute ma raison de vivre, le rayon de soleil de mon existence. Ils sont tout au monde pour moi et je leur suis si nécessaire, ne serait-ce que pour le côté matériel de leur existence, ce qui me donne tant d'inquiétude !

Pauvres amours ! Croyez-vous que je pourrai jamais effacer sur eux cette honte d'avoir eu leur innocente maman en pri-

Ma pensée ne vous quitte pas, je vous suis dans toutes les différentes phases de votre journée, levée depuis six heures le matin et ne dormant pas beaucoup la nuit, nuits interminables, comme sont d'ailleurs les journées ; je pensais, cette nuit, que vous ne dormiez pas beaucoup non plus en pensant à moi — je vous connais si bien — et cette idée un peu égoïste, je l'avoue, m'était douce, je me sentais moins seule.

Embrassez bien la pauvre Tata, remontez-la, versez-lui tout l'espérance que j'ai, et que je vous verse aussi, de sortir bien vite de ce triste lieu. Je ne veux pas que vous veniez me voir, ni Tata, ni personne ; il serait trop douloureux pour moi que vous me voyiez dans ce cadre que je mérite si peu ! Ne vous laissez pas abattre, ma petite Camille ; pensez que je suis toujours forte et courageuse quand il le faut, que je saurai, j'espère, faire éclater rapidement mon innocence et que vous avez à veiller sur ce que je possède de plus cher au monde : « mes enfants » ! Je veux vivre et me défendre pour eux !

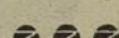
Remerciez de tout mon cœur Mme Jeanne C..., dont la lettre si affectueuse m'a été aujourd'hui d'un grand réconfort.

M^e Moro-Giafferri est venu me voir longuement, ce matin ; un de ses collaborateurs vient cet après-midi, je pense ; le temps semble moins long lorsque l'on a des nouvelles du dehors. Je vais demain, à 5 heures, au Palais, et j'ai de grands espoirs, et j'en vis !

Je vous embrasse affectueusement, vous et sœur, et mangez pour moi de baisers mes petits poulets.

Toute à vous.

A. STAVISKY.



Quelques jours ont passé. L'espérance dont Arlette se berçait à la fin de sa lettre précédente n'est pas réalisée. Elle doit rester en prison. N'importe ! Elle n'est pas abattue. La pensée de ses petits la soutient. Par delà sa claustration, elle envisage l'avenir. Il faudra travailler pour éléver les deux enfants sans père. Pour cela, elle doit prendre des forces, manger malgré son dégoût et sa peine. Eux ! Toujours eux !

Le 10 mars 1934.

Ma petite Camille,

J'espère que Micheline est toujours en bonne santé et que Claude va mieux, malgré sa poussée de température. Les jours qui passent deviennent de plus en plus douloureux pour moi, non pas à cause de ce qui m'entoure, car je ne vois rien ; je suis tout le long des jours avec mes petits amours chéris et vous ; mais leurs baisers me manquent, leurs petits bras autour de mon cou, toutes ces marques de tendresse qui m'aidaient à supporter mon immense douleur, et dont je suis tant privée.

Ne croyez pas que je perds courage. Lorsque l'on a sa conscience pour soi, on ne peut qu'espérer et être fort ! Puis j'ai mes enfants à élever ; il faudra que je travaille pour eux, il faut donc que je me porte bien ; je me nourris, malgré mon peu d'appétit. Embrassez bien mes petits trésors, dites-leur que je vais mieux et que je pense beaucoup à eux, que bientôt ils m'auront pour que je les calme de toutes les forces de mon immense amour.

Claude doit être heureux, du fait de mon absence, de ne plus travailler, et je pense que j'aurai encore plus de mal pour le faire étudier à mon retour, et l'en avais pourtant déjà beaucoup.

Ma petite Mimiche est-elle bien sage ? Di-

en liberté. Mais, chaque fois, il a fallu y renoncer. Les lettres, préparées dans la griserie de cette espérance, paraissent plus pitoyables encore sous le coup de la déception. Elle les déchire. Mais ce n'est que pour s'enivrer de nouvelles chimères. « Le dossier de Bayonne vient seulement d'arriver. On ne pouvait pas me libérer avant de l'avoir », écrit-elle le 22 mars 1934. Si elle avait prévu l'effroyable année de détention qui l'attendait encore au moment où elle traçait ces lignes !...

Peu à peu sa vie à la prison s'organise. Honteuse au début de se montrer à Mlle Lefrançois sous les traits d'une prisonnière, elle accepte maintenant, et même elle sollicite qu'on vienne la voir. C'est qu'elle veut recevoir d'une bouche humaine des nouvelles de ses enfants. Entendre parler d'eux, questionner avidement, savourer amèrement les réponses qu'on lui fera, ce sont les brèves joies que désormais elle s'accordera deux fois par semaine. Justement, le petit Claude a un peu de fièvre. Est-il guéri ? Elle a ce mot saisissant : « Cette fièvre cessera-t-elle sans moi ? » Il semble qu'on lui vole le mal et la guérison de son enfant !

Le 22 mars 1934.

Ma petite Camille

J'avais préparé une longue lettre, pleine d'espérance ; je l'écrivais en songeant que peut-être je serais avant elle près de vous et de mes petits chéris — tant d'espoirs détruits, je n'ai pas eu le courage de vous l'envoyer.

Je viens de recevoir votre si belle lettre ; j'en suis si émue ! Comme il m'est doux de

sentir des dévouements comme le vôtre. J'ai encore beaucoup de chance, voyez-vous, au milieu de tous mes malheurs.

Je pense que vos prières et celles de mes petits anges seront enfin un jour exaucées ; on ne peut me garder éternellement, dites-le vous bien, et il faudra bien que je sorte. Seulement, la pensée de mes chéris qui m'attendent si impatiemment me rend la vie bien pénible ; ils ont tant besoin de moi pour les caliner, et mon petit Claude pour guérir. Pauvres chéris, si sensibles ! Cette fièvre cessera-t-elle sans moi ?

Samedi, je suis interrogée par M. Ordonneau sur le dossier de Bayonne, qui vient seulement d'arriver ; on ne pouvait donc pas me libérer avant de l'avoir. C'est pourquoi il faut avoir encore tous les espoirs.

Je verrai à faire demander par mes avocats un permis pour vous, si je dois encore rester, afin d'avoir par votre bouche des nouvelles des enfants deux fois par semaine.

Je suis contente de ne pas vous savoir trop seule, que miss, Tata et sœur vous tiennent compagnie.

Remerciez-les bien de tout mon cœur et dites à Tata que je l'embrasse bien affectueusement. Je suis bien contente que G... vous soit dévouée. Dites-lui comme je la remercie et que je lui envoie mon bon souvenir.

J'ai reçu aujourd'hui une seconde lettre de M... et une autre aujourd'hui. Il m'appelle « sa pauvre amie ». Avouez que je me dispererais bien de cette familiarité et de ce manque de correction. Il y a des gens qui ont un toupet surprenant !

Comme le temps me semble long sans les baisers et les caresses de mes petits poulets chéris ! Jamais, depuis leur naissance, je n'ai été si longtemps sans eux.

J'ai toujours beaucoup de courage, car

j'ai ma conscience pour moi ; mais les bains presque insaisissables qu'ils déposent sur vos lèvres me manquent chaque minute d'une manière plus atroce. Rien ne sert, hélas ! de se plaindre. On ne peut rien contre la destinée. Il faut rester calme, ma petite Camille. Soignez bien mes chéris. Couvrez-les chaque jour de mes plus tendres bains. Je les embrasse de toutes les forces de mon immense adoration et je leur envoie tout le meilleur de moi-même dans de longs bains.

Bien affectueusement, ma petite Camille, si dévouée, ainsi qu'à votre sœur. Puisque vos prières sont souvent exaucées, priez bien pour mon retour. Je crois que Dieu seul peut quelque chose pour moi en ce moment, car le monde est fou.

A. STAVISKY.

Plein de baisers pour mes petits chéris. Dites-leur que je vais un peu mieux, qu'ils soient bien sages ; et je reviendrai vite.



Hélas ! une épreuve plus cruelle que les autres attendait Arlette Stavisky.
Coup sur coup, Claude et Michèle tombent gravement malades.

(A suivre.)

J'ose reprocher. Ma ni maintenant
depuis mon arrivée si d'autant
ne se contentent plus que pour
mes chers petits poulets, qui sont
tous les deux à l'aise, le repos
et le soleil de leur existence. Ils
sont tout au monde pour moi et
je leur suis si nécessaire pe
tandis que je suis toute cette
fois à l'aise.

qq. chose pour moi en ce
moment car le monde est
trop mal -
Arlette Stavisky

MÈRE

tes-lui bien que mon petit doigt me dira tout.

Merci, ma petite Camille, pour tout ce que vous faites pour eux en mon absence et pour toute l'affection dont vous les entourez avec vos bons soins.

Dites bien à Tata que mon moral est bon, qu'il faut qu'elle soit forte et qu'elle ne se rende pas malade pour rien. Je l'embrasse bien tendrement.

Merci de tout cœur à Mme Jeanne C... pour son petit mot toujours si réconfortant ; je la remercie de venir ainsi embrasser mes petits.

Tous mes plus tendres baisers, tout plein de belles caresses pour mes petits chéris ; courage, ma petite Camille, bons baisers pour sœur et pour vous, et à bientôt, j'espère.

A. STAVISKY.



Les journées s'écoulent, monotones, ramenant le même lot d'épreuves et de soucis. A plusieurs reprises, Arlette a cru qu'on allait la remettre



CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES,
POUR TOUTES DIFFICULTÉS.

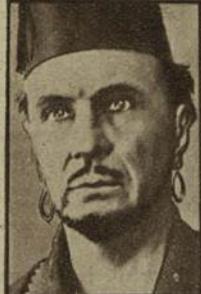
Consultez le PROFESSEUR DJEMARO
Chevalier de l'Ordre Universel du Mérite humain.
Doyen des Astrologues de France.

Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'astrologie. Gratuitement, le professeur DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée. Il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariage, etc. Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Plusieurs milliers d'attestations avec enveloppes d'origine sont exposées dans ses bureaux où le meilleur accueil vous est réservé.

Pour recevoir sous enveloppe cachetée et discrète, votre horoscope gratuit, donnez : date de naissance, adresse, nom, prénoms (si vous êtes madame, ajoutez nom de demoiselle) ; si vous voulez, joignez 2 francs en timbres-poste, pour frais d'écriture.

(étranger : 4 francs.)

Professeur DJEMARO (Service VS)
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine).



IL SOUFFRAIT DEPUIS LONGTEMPS DE L'ESTOMAC

Si vous souffrez continuellement de l'estomac et croyez avoir tout essayé, lisez ce que nous écrit M^r R. D., de Brassac (T.-et-G.).

« Depuis très longtemps, je souffre de l'estomac, dyspepsie et acidité. J'ai essayé un très grand nombre de remèdes, plus ou moins bons, mais j'affirme que rien n'égalé et ne vaut la poudre Maclean, car depuis que j'en prends mon estomac est redevenu normal. Je regrette de n'avoir pas essayé plus tôt cette poudre car je me serais épargné bien des ennuis et de l'argent. Auparavant je suivais un régime, maintenant je puis manger et boire n'importe quoi, je suis sûr qu'avec une bonne cuillerée de Poudre Maclean mon estomac digérera sans fatigue. J'ai des amis qui l'ont essayée et comme moi l'ont adoptée. C'est réellement l'unique remède efficace contre les maladies d'estomac dont je conseille l'essai à tous ceux qui hésitent. Pour terminer ma lettre, je n'ai qu'à vous remercier car vous êtes un bienfaiteur de l'humanité. »

Tout commentaire est inutile. Ne tardez donc plus à essayer la Poudre Maclean pour l'estomac. Procurez-vous-en un flacon chez votre pharmacien, mais exigez la signature : ALEX-C-MACLEAN.

POUR TOUS

L'ASSURANCE OBLIGATOIRE

La campagne de Détection en faveur de l'assurance obligatoire vient de trouver dans le Sénat un renfort d'une exceptionnelle autorité.

En effet, la préposition de loi relative à ce sujet d'une importance pratique considérable, déposée par MM. Marcel Régnier et Mollard, a été récemment adoptée par la



M. Marcel Régnier, auteur du projet de loi sur l'assurance obligatoire.

Commission sénatoriale des Travaux publics.

C'est une première étape dans la voie qui conduira au succès définitif.

Le principe qui domine ce texte est que tout propriétaire d'automobile ou de motocyclette devra, pour être admis à circuler, être assuré contre les accidents corporels causés aux tiers. (Souhaitons, à ce propos, que les accidents matériels soient eux aussi compris dans l'assurance : c'est la totalité du risque, du préjudice, qui doit être couvert.)

L'assurance sera constatée par une carte que les autorités administratives délivreront sur le vu de la police émanant d'une société agréée et moyennant le paiement d'une somme de dix

francs, destinée à alimenter un fonds de garantie.

Ce système se rapproche de celui qui fonctionne en matière d'accidents du travail et qui a donné aux ouvriers une sécurité partielle, mais cependant fort appréciable.

Le taux de l'assurance a été ainsi fixé dans le projet :

a) 300.000 francs pour les voitures de tourisme et les voitures de place ;

b) 500.000 francs pour les voitures de transport en commun (tramways, autobus), plus 50.000 francs par place disponible pour le public ;

c) 100.000 francs pour les motocyclettes avec ou sans sidecar.

A la Chambre des Députés, un rapport de M. Jules Julien a été déposé sur la même question. Toutefois, un article de cet intéressant travail mérite d'être examiné et revisé. Il exclut de l'application de la loi en formation les accidents causés par les conducteurs de véhicules dont l'Etat, les départements, les communes et les établissements publics sont déclarés responsables.

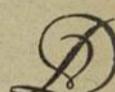
Sans doute, le risque d'insolvabilité de « l'écraseur » qui a provoqué l'émotion générale et déterminé le mouvement en faveur de l'assurance obligatoire n'existe pas, lorsqu'il s'agit de l'Etat ou des organismes publics ; mais nous préférerions qu'une réglementation commune s'applique à tous les automobilistes, sans distinction.

Au surplus, la caisse de garantie dont nous avons parlé trouverait dans un plus grand nombre d'adhérents des ressources plus importantes et les victimes une sécurité supplémentaire.

Pour terminer, nous devons signaler la violente opposition qui s'élève dans certains milieux très puissants contre le projet d'assurance obligatoire.

Nous n'en comprenons pas — ou n'en voulons pas comprendre — les mobiles apparents ou... secrets.

Ce qui importe, avant tout, c'est la défense des victimes, c'est la détresse des écrasés, de leurs familles. Cela, c'est le bon sens même et aussi l'équité qui l'exigent, et c'est la raison pour quoi nous lutterons jusqu'au triomphe final.



Libre

Germaine d'Anglemont vient de quitter la Petite-Roquette, après avoir accompli la peine de deux années d'emprisonnement que lui avait infligée la Cour d'assises de la Seine pour le meurtre du préfet Causset.

Deux années d'une vie exemplaire dans la triste maison d'arrêt, voisine du Père-Lachaise.

Sa bonne tenue mérita à Germaine d'Anglemont un poste de choix : bibliothécaire de la prison ; elle pouvait circuler à l'intérieur de l'établissement. Sa succession est ouverte. Une information inexacte l'attribua à Arlette Stavisky.

Les candidates ne manquent pas !



Germaine d'Anglemont quitte la Petite-Roquette.

Le duel Campinchi-Carbuccia

Au Palais, le secret avait été bien gardé ; la veille de la rencontre du Parc des Princes, M^r Campinchi avait passé une partie de l'après-midi à la 1^{re} Chambre du tribunal civil, où il avait, dans une remarquable plaidoirie, soutenu la cause émouvante des pêcheurs de langoustes, victimes, dans l'îlot de Saint-Paul, en plein Océan Indien, d'une épidémie de scorbut et de béri-béri.

Nul ne savait que, le lendemain matin, il se rencontrerait dans un duel, qui n'était pas « pour rire », avec M. de Carbuccia.



M. H. de Carbuccia sortant du Parc des Princes.

Poursuivra-t-on ?

On se demandait, toujours à propos de la rencontre Campinchi-Carbuccia, si le Parquet, plus soucieux aujourd'hui d'appliquer la loi, intenterait des poursuites contre les duellistes et leurs témoins.

Les amateurs de pittoresque judiciaire seraient satisfaits : deux députés poursuivis comme principaux accusés et, parmi les « complices », un autre député, ancien ministre, et un ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats !

Mais ce serait ridicule, et le ridicule est plus fort que les textes de loi.



Une affaire enterrée

La dernière poursuite en matière de duel eut lieu en 1921 : des officiers aviateurs s'étaient rencontrés sur le terrain, sans résultat. On les traduisit devant la 11^e Chambre correctionnelle ; ils relevèrent l'incompétence du tribunal, prétendant qu'ils avaient eu l'intention de se donner la mort.

Le tribunal se déclara, en effet, incompté, et jamais le procureur général n'eut l'idée de renvoyer l'affaire devant la Cour d'assises : le dossier fut classé ; et on ne reparla plus de l'affaire.



En cage

Max Laub était célèbre dans les music-halls du monde entier comme imitateur du chant d'oiseau ; il savait siffler comme un merle, piper comme un moineau, ou faire entendre des trémolos de rossignol... On l'avait surnommé « l'Oiseau humain ».

Prédestination étrange, car Max Laub quitta le music-hall pour « l'underworld », et devint un des complices de Jacob Factor, le grand escroc international ; arrêté récemment à Londres, l'ancien imitateur des merles et des rossignols fut condamné à la prison, et le voilà, à son tour... en cage.



Malgré sa blessure, M. Campinchi a le sourire.

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Resultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate.
Impuissance. Rétrécissement. Blepharorragie. Filaments-Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSAULT, PARIS-17^e

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesses du cœur. Recouvez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remèdes WOODS, 10, Archer Street (219 TAD), Londres W1

LE CONSEIL D'UN AMI

Monsieur Vial est enchanté d'avoir eu le bonheur de rencontrer un ami qui lui a vanté les qualités de la recette suivante, facile à préparer chez soi par n'importe qui, et grâce à laquelle ses cheveux blancs sont revenus à leur teinte naturelle :

Dans un flacon de 250 gr., versez 30 gr. d'eau de Cologne (3 cuillers à soupe), 7 gr. de glycérine (1 cuiller à café), le contenu d'une boîte de Lexol et remplissez avec de l'eau.

Tous les produits servant à la confection de cette lotion, qui fonce les cheveux gris ou décolorés et les rend souples et brillants, peuvent être achetés dans toutes les pharmacies, rayons de parfumerie et salons de coiffure, à un prix minimum. Appliquez le mélange sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que la nuance désirée soit obtenue. Il ne colore pas le cuir chevelu, il n'est ni gras ni poisseux et reste indéfiniment. Ce moyen rajeunira de beaucoup toute personne ayant des cheveux gris.

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ? CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaille, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, 1 à 7 h. sauf samedi et dim.

Il s'en est fallu d'un centimètre, disait à des intimes le docteur Paul, que M^r Campinchi ne soit mortellement atteint. Si l'éminent avocat s'était présenté, par rapport à la balle, un centimètre plus à droite, la blessure eût été fatale.

Les nombreux amis et admirateurs que compte au Palais l'éminent avocat ont éprouvé, rétrospectivement, une intense frayeur.

BONNES MŒURS

UN MONSTRE

DANS le box de la Cour d'assises, émergeant du rebord de chêne, on ne voit que quelques poils roux : l'homme qu'on juge hésite à se lever ; il finit par obéir à l'injonction du président Fredin.

C'est un être sans âge : l'état-civil apprend qu'il a quarante-six ans ; il est dans l'enclos étroit qu'occupent trois gardes, comme une bête traquée. Et c'est exactement l'impression qu'il produit ; une bête malfaisante, qui cherche une issue pour s'enfuir. Mais, cette fois, il est pris ; il ne s'échappera pas.

Il a conservé le souvenir d'une audience toute semblable, de poursuites identiques ; on l'avait déjà capturé, il y a cinq ans, et il avait trouvé le moyen de s'enfuir. Sans surprise, au grand jour, légalement. Il avait été accusé du même crime ; il avait été acquitté.

Son crime : il a ignoblement abusé de sa fille ; ses désirs mauvais, il les avait éprouvés, alors que l'enfant était toute petite ; à huit ans. Elle en a aujourd'hui vingt. Pendant douze années la liaison maudite avait duré, sans autre interruption que les quelques mois passés à la Santé, en 1930.

L'acquittement lui permit de recommencer : de 1931 à 1934, la jeune fille avait subi, terrorisée, l'affreux contact.

Un soir de janvier 1934, elle s'était révoltée. Elle n'en pouvait plus : ses forces l'abandonnaient. Toute la famille avait été mise au courant de la « chose »... En 1930, tous s'étaient concertés pour sauver le père. Après les accusations du début, la rétractation de la fille avait modifié l'aspect du procès...

Elle avait menti, disait-elle... Pour se venger du père, qui l'avait violemment grondée parce qu'elle avait laissé tomber sa petite sœur ; ainsi s'expliquait sa dénonciation. La fable fut admise.



La jeune fille déclara avoir appris l'amour, d'un bel inconnu, un jour qu'elle gardait ses chèvres dans un pré

Lorsque le procès vint, en 1930, devant la Cour d'assises de la Seine, on vit apparaître, à la barre des témoins, une « victime » infiniment suspecte, malquinée et fardée, portant une toilette de « professionnelle », tout ce qu'il fallait pour convaincre le jury que la fille n'était pas l'innocente dont un père monstrueux aurait fait son jouet.

Le scénario avait été bien monté : elle raconta que l'histoire du viol prolongé n'était qu'une histoire... Elle avait appris l'amour d'un jeune homme qui s'appelait Maurice et qui avait les yeux bleus. Signalement précis. Elle avait rencontré le bel inconnu un jour qu'elle gardait sa chèvre et ses chevreaux dans un pré, en face de la maison. L'initiation avait eu lieu dans un fourré.

Son acquittement, il l'avait préparé de loin. Laissant au logis une femme, des enfants sans le sou, il avait compté sur leur dénuement pour améliorer son cas.

« J'ai des économies cachées, avait-il écrit, à sa femme ; si tu me fais sortir, je te les donnerai... »

La misère conseilla un revirement d'attitude ; elle provoqua la rétractation du témoin capital et le premier verdict.

A nouveau, le truc ayant si bien réussi la première fois, l'accusé tenta de l'utiliser : mais en vain. La famille était dressée, unanime, contre le monstre.

La jeune fille, avant de dénoncer son père, envisagea la solution d'un suicide. Le suicide n'arrangerait rien. Privé de son « objet », la brute exterminerait les siens ; il l'avait juré. Dès lors, il n'y avait plus à hésiter : on le livra à la justice.

Un médecin aliéniste le déclara « sain d'esprit ». Par la voix de l'avocat général Siramy — magistrat hautement scrupuleux — la société demanda aux juges populaires le rejet définitif de la bête malfaisante.

Douze citoyens ont rendu un verdict impitoyable ; pas de circonstances atténuantes : les travaux forcés à perpétuité.

Est-ce bien au bagné qu'il failait l'envoyer ? Ou à l'Asile ? L'homme raisonnable a le droit de poser la question.

Jean MORIÈRES.

"DÉTECTIVE"

commencera un reportage sensationnel

BIENTOT

MARCHÉ DE FEMMES

par

MARCEL MONTARRON

La traite des blanches est-elle morte ? — Les grandes figures du monde des voyages — Le Brésil "tombeau" des hommes — La rue aux 3.000 femmes — Buenos-Aires, carrefour de la Vénus internationale — Drames et comédies de l'empire du Milieu, etc.

PARTOUT

M. E.-J. BOIS Grand officier de la Légion d'honneur

AL'OCASION de la promotion de grand-officier de la Légion d'honneur de M. Elie-J. Bois, rédacteur en chef du Petit Parisien, un déjeuner fut offert, la semaine dernière, par ses amis, au grand journaliste.

Au centre de la vaste salle à manger de l'hôtel Ritz, autour d'une table ronde — la table d'honneur — avaient pris place : Mme Paul Dupuy; MM. Pierre-Etienne Flandin, président du Conseil; Fernand Bouisson, président de la Chambre; Théodore Tissier, vice-président du Conseil d'Etat; Moreau, ancien gouverneur de la Banque de France, et le professeur Vincent, tous trois grand-croix de la Légion d'honneur; M. Jean Chiappe, membre du Conseil de l'Ordre; M. Pierre Dupuy, directeur général du Petit Parisien, et M. Elie-J. Bois.

Sept des huit tables en rayons étaient présidées par des ministres en exercice : Pierre Laval, Germain-Martin, Piétri, Marchandea, Mandel, Queuille, Louis Rollin; la huitième, par M. Julien Coudy, co-directeur du Petit Parisien.

Le tout-Paris politique, des arts, de la littérature, de la presse, était là, représenté.

Ce qui fit reprendre à M. P.-E. Flandin, en fin de son discours, le proverbe latin : « Vous êtes heureux, parce que vous avez tant d'amis ».

Il serait en effet monstrueux que M. Elie-J. Bois ne fût pas heureux, lui qui a tant donné à l'amitié, lui qui a sacrifié à ce culte son repos et qui lui aurait sacrifié, s'il l'avait fallu, sans aucun calcul, sa vie sociale et, sans doute, sa vie tout court : lui qui ne sait pas ce que c'est que d'abandonner un ami dans la mauvaise fortune ; lui qui peut prendre à son compte la belle parole de Nietzsche qu'il rappela : « Quand il me manque la possibilité de faire plaisir à ceux que j'aime, je me sens plus pauvre et plus privé que jamais », et qui peut, avec certitude, ajouter « qu'on peut

toujours, de quelque manière ». Tout le discours de M. Elie-J. Bois fut un hymne à l'amitié, le plus délicat, le plus fervent, le plus nuancé des hymnes. Ce fut peut-être le plus beau « papier » de sa carrière, riche en chefs-d'œuvre. Il débuta en s'excusant de rappeler un souvenir personnel : celui de son vieux professeur aveugle. On pouvait croire, à ce moment, au vieux truc un peu culé du professeur qui fixe la ligne du destin par de sentencieuses paroles. Mais M. Bois ne dit des choses qu'à résonances profondément humaines. On s'aperçut bien vite qu'il n'y avait



M. Elie-J. Bois (au centre) pendant le discours de M. P.-E. Flandin.

pas de truc, et les larmes coulèrent de bien des yeux, et le frisson passa dans la moelle épinière, lorsqu'il leva les yeux de son manuscrit et dit : « C'était mon père. »

Lorsqu'un homme peut, à ce point, susciter l'émotion, ne faudrait-il pas un monstrueux miracle pour qu'il n'eût point que des amis ? C'est ce qu'en termes excellents M. Jean Chiappe, parrain de M. Bois, exprima, en n'oubliant pas de citer Montaigne qui, lui aussi, s'y connaît en amitié.

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE.

La fin d'une légende

La condamnation à mort de Spada va-t-elle, du même coup, donner le coup de grâce aux trop généreux panégyriques tressés, par des feuilletonnistes au grand cœur, à la gloire des... « bandits d'honneur » ? Ce serait à souhaiter.

Devant les assises de Bastia, loin des complicités familiales, des politicaillers de clientèle, des enthousiasmes littéraires et publicitaires qui en avaient fait « quelqu'un », presque un « héros », Spada est apparu tel qu'il est : une brute au front bas, qui commit d'ignobles crimes crapuleux, pour le plaisir de tuer, et dont la matoise dernière fut, pour tenter d'échapper au bûcher, de simuler la folie mystique !

D'ailleurs, spécifiait un haut policier corse qui connaît la question à fond et qui témoigna aux assises, en fait de bandits d'honneur, même cuellis au cœur du maquis, je n'ai presque jamais rencontré que des bandits donnes.

Le mot est sévère, mais juste.

I. J.

Au Service des Jeux de la Préfecture de police, on tient soigneusement à jour la liste des tricheurs, des spécialistes de la « poussette » et du vol des jetons, ainsi que de tous les joueurs qui ont émis, dans les cercles, des chèques sans provision. Au-dessus de cette liste, qui comprend plus de cinq mille noms, un titre de deux lettres : I. J. C'est ainsi que les inspecteurs désignent en abrégé les « interdits de jeu ».

D'autres joueurs, qui n'ont pourtant commis aucune incorrection, demandent parfois à figurer sur la liste infamante, afin de s'affranchir d'une funeste passion. En regard de chacun de leurs noms on a soin d'inscrire : « sur sa propre demande ». Mais, semblable au mor-



Spada, menottes aux mains, regagne la prison.



M. Métendan dans son bureau, à la Préfecture de police.



Le jazzbandiste Jean François a fait ses affaires.

phinomane après sa cure de désintoxication, le joueur retombe souvent dans son vice. Il devient nerveux, rôde devant la porte des tripots et, enfin, n'y tenant plus, retourne à la Préfecture et supplie M. Méten de lever son interdiction.

— Ceux qui ont résisté, déclare le commissaire, on peut les compter.

Et, feuilletant un registre :

— Tenez, à Paris, ils sont huit, exactement !

Danser sur un volcan

Le fait d'apporter un témoignage sensationnel dans une retentissante affaire judiciaire peut conduire à la notoriété. Ce fut le cas de Jean François, le sympathique nègre jazzbandiste du Mélody's, l'un des nombreux amants de Violette Nozière, qui déposa lors du procès de la jeune parricide. En vérité, Jean François — modeste — n'avait pas recherché la gloire d'être l'un des gigolos de la célèbre criminelle, et, s'il exploite sa situation, c'est bien malgré lui. Depuis l'affaire, en effet, dans l'établissement de la rue Fontaine, de belles curieuses attirées par sa présence se pressent autour de lui entre une rumba et une biguine. De frénétique « saxo », Jean François devint donc la coqueluche de ces dames. Il reçut des offres tentantes. L'une d'elles lui permet aujourd'hui de se mettre à son compte. Car Jean François vient d'acquérir une boîte de nuit de la rue Mansard dont l'inauguration aura lieu le 15 mars.

La recherche du nom de la nouvelle boîte ne fut pas une petite affaire. Chez Violette, avaient proposé des amis du noir. Mais Jean François, qui a du tact, s'opposa à toute appellation rappelant le souvenir de la pensionnaire d'Haguenauf. Et lui-même baptisa son établissement : *Au Mont Pelée*.

D'ores et déjà, Jean François est assuré, pour le jour d'ouverture, de la présence du Tout-Paris noctambule...



L'abbé Fortin sur les marches de la vieille et pittoresque église de Maincy.

LE CLOCHER MUET

tion, ne quittaient pas des yeux les fenêtres soigneusement closes du presbytère. Une messe chantée ne devait-elle pas précisément être dite, ce matin-là, pour les parents de la veuve Chételat, la nouvelle bonne de l'abbé Fortin ? On attendit encore, puis, à huit heures, les enfants du catéchisme allèrent avertir le maire qu'il se passait dans la cure quelque chose d'étrange et d'effrayant.

M. Andry, le maire, vieux Briard à barbe de patriarche, requit un serrurier et courut à l'église. Il contourna le presbytère. Tout était clos de même du côté du jardin. Une échelle fut dressée contre le mur où s'ouvrait, au premier étage, la fenêtre de la chambre à coucher du curé ; le serrurier força les volets, cassa une vitre et pénétra dans la maison silencieuse.

— Vingt dieux ! s'écria-t-il, à peine entré, on a assassiné notre curé !

Le malheureux prêtre gisait, sur son étroit lit de fer, dans un éclabouissement rouge. Du sang, encore tiède, après avoir traversé deux matelas, filtrait sous le sommier, goutte à goutte, avec un clapotis sinistre. L'abbé Fortin était allongé sur le dos, la jambe gauche repliée sous lui. Il n'était vêtu que d'une chemise de nuit, retroussée sur le ventre, et d'un caleçon. Il était levé ou se levait quand on l'avait frappé, avec une violence inouïe, au-dessous de la gorge.

L'arme meurtrière — un énorme couteau à découper le gigot — avait été jetée, par l'assassin, sur la table de nuit. Le coup avait été tel que le sang avait jailli jusqu'au plafond de la chambre, une chambre aux tapisseries jaunies encombrée de tableaux pieux et d'armoires vermolues...

Un nouveau cri partit :

— Ils ont dû égorer également la bonne !

Le maire se précipita dans la pièce voisine. Lui aussi avait déjà songé à quelque exploit de cambrioleurs. À sa grande surprise, il trouva vide le lit de la veuve Chételat. Mais la couche était en désordre, affaissée. Le jupon, la robe et le pantalon de la servante étaient rangés sur une chaise.

Or, on ne la retrouvait ni morte, ni blessée, dans aucune des pièces de l'étage, du rez-de-chaussée ou du sous-sol. Nulle part rien de brisé, rien de fouillé, rien de volé.

On sortit du presbytère, coup sur coup, le cadavre du malheureux abbé Fortin et celui de sa meurtrière.

Ce terrible drame du refoulement sexuel a fait trois victimes : l'abbé, sa bonne et le petit chat de la cure.

Melun (de notre envoyé spécial).

Ce matin-là, les cloches de la vieille église de Maincy n'égrénèrent pas sur le village, à l'heure accoutumée, les trois coups de l'angélus. Un boulanger, déjà levé, quitta son fournil et s'avanza sur la place, le nez en l'air, interrogeant du regard le clocher muet.

— Qu'est-ce qui lui arrive, à notre curé ? dit-il à une commère qui, plus étonnée que lui, entr'ouvrait ses volets.

— Il ne se sera pas réveillé à temps, suggéra la voisine. Il sonnera sans doute l'angélus en même temps que la messe...

Par ce matin glaciel de mars, il n'avait fallu que la torpeur inattendue des cloches pour que l'émotion régnât dans le petit village.

Une heure s'était écoulée depuis que le boulanger avait posé, le premier, cette question. L'heure de la messe était venue. Les cloches restaient muettes. Le curé Fortin qui, depuis trente ans, ouvrait ponctuellement l'église et remplissait lui-même l'office de sonneur, n'apparaissait pas. Et les dévotes, en se répétant l'angoissante ques-

Soudain, quelqu'un hurla :

— Elle est pendue ! Elle est pendue !...

Un des témoins, ayant ouvert la porte menant au grenier du presbytère, avait entrevu une forme blanche qui oscillait lentement, dans l'ombre. En chemise de nuit, en pantoufles, les cheveux serrés dans un bonnet de dentelle, la veuve Chételat se balançait au bout d'une corde de chanvre, dans la cage de l'escalier. *Elle s'était pendue !* Une pile de livres qui s'était écroulée en cascade, sur les marches, lui avait permis de se jeter dans le vide. Ceux qui dépendirent le corps ont affirmé qu'il était encore chaud. Dans un coin du grenier, on retrouva le chat de la cure, la tête broyée.

La double autopsie que pratiqua, sous une tonnelle du jardin, le docteur Malvy, ne fit que confirmer le meurtre du prêtre et le suicide de sa bonne.

Dans la fièvre des premières heures, certaines circonstances, telles que le massacre du chat, laissèrent croire à un drame de la folie. Mais, dès le lendemain, lorsque les enquêteurs eurent entendu le maire et les gens les plus pondérés du petit village, ils comprîrent que la folie n'expliquait rien et que la tragédie tenait toute dans trois mots que beaucoup répétaient :

— Ça devait arriver !

L'abbé Joseph-Arthur Fortin était né, le 10 avril 1871, à Villenoy, près de Meaux, d'un ménage de pauvres paysans. La générosité d'une riche famille beauceronne, les Chételat, lui avait permis d'accomplir son rêve d'enfant pieux : être prêtre.

Devenu curé, il avait témoigné à ses bienfaiteurs une gratitude constante. Une des joies de sa vie avait été de marier le jeune Lucien Chételat à une sienne cousine, une brune rondelette et jolie, Léontine Linoir. Une de ses autres joies avait été de baptiser une fillette née de cette union, le 7 janvier 1897.

Le malheur s'acharna sur le jeune ménage. En 1915, la petite Chételat fut écrasée par un tramway ; dix ans plus tard, Lucien succombait à son tour tragiquement. Demeurée seule, à la tête d'une assez belle fortune, et douée d'un tempérament encore vif, la veuve Chételat menaçait de quitter les sentiers de la vertu. Est-ce pour recueillir cette fortune, comme certains l'assurent, n'est-ce pas plutôt par reconnaissance que, voici trois ans, l'abbé Fortin n'hésita pas à congédier sa vieille servante pour prendre chez lui la veuve Chételat ?

Nommé à Maincy en 1902, le curé tra-

vailait beaucoup, appartenait à quantité de sociétés archéologiques et avait écrit, en 1925, un intéressant volume historique sur le village où il officiait. Malgré tout, en 1931, il était resté vert et actif ; ses cheveux bouclés demeuraient d'un noir de jais ; haut et ferme, à soixante ans il en accusait cinquante. Aussi les mauvaises langues ne se générèrent-elles point pour accuser ce prêtre érudit de paillardise : une bonne de quarante-cinq ans chez lui, pensez donc !

Je ne crains pas, au contraire, d'affirmer, après une enquête impartiale, que l'abbé Fortin était un de ces curés qui savent demeurer fidèles à leur vœu de chasteté. Mais ce qui, en réalité, prêtait à jaser, c'était bien la conduite libertine de la veuve Chételat. N'entretenait-elle pas plusieurs liaisons dans la région, notamment avec un Italien ? Le curé n'avait même pas hésité à confier à ses intimes qu'il devait, la nuit, pour se protéger contre les ardeurs agressives de sa servante, s'enfermer au verrou dans sa chambre. Tout récemment, il avait même fini par avouer au maire :

— Il faudra que je me sépare d'elle ! Mais il temporisait. Car il ne voulait pas la rejeter dans la tourmente de la vie avec sa petite fortune et son cœur embrasé. Il la pressait vivement, au contraire, d'entrer dans un couvent. La veuve s'y opposait avec indignation et, avec des minauderies de chatte, elle revenait, chaque nuit, frapper à sa porte. Le matin du 7 mars, le prêtre succomba-t-il à une première et passagère faiblesse, ou voulut-il semoncer la messagère de Satan ? Il ouvrit sa porte, en tout cas, et, quand il voulut se replier devant un ennemi déchaîné, il était trop tard. Il s'était livré, sans défense, à l'hystérie criminelle de la veuve.

Emmanuel CAR.

(Reportage photographique Détective, Marcel CARRIÈRE).





EN MARAUDE

Comme le taxi venait de s'engager sur le quai Renquin, à Bougival, l'étrange client tira un premier coup de Browning sur le chauffeur.

de taxi, pour le compte d'un garagiste de Levallois-Perret. Cette nuit, 9 mars, entre minuit et une heure...

• • •

C'était au square Louvois. Le conducteur algérien, qui avait pour habitude de marauder, au lieu d'attendre le client aux stations fixes, promenait lentement son taxi dans la rue de Richelieu, aussi déserte en pleine nuit qu'elle est animée pendant le jour. Au coin du square dont chacun connaît l'emplacement, en face de la Bibliothèque Nationale, un grand jeune homme vêtu de gris, qui poussait à côté de soi une bicyclette jaune, hélâ le maraudeur :

— Pour Bougival, combien la course ?

On débattait le prix du voyage. Le client demandait, sur le ton de prière, un tarif forfaitaire. Le chauffeur entendait « marcher au compteur ». Finalement, après une discussion courtoise de part et d'autre, on décida d'un compromis : le prix de l'aller serait intégralement payé, mais non pas celui du retour à vide, dû cependant, d'après les règlements.

Dès que la gendarmerie de Saint-Germain fut informée de cet attentat, elle établit



A la hauteur du square Louvois, un cycliste avait hélé le chauffeur.

des barrages sur toutes les routes de la région, pour contrôler le passage des véhicules. Les gendarmes de Bougival, sous les ordres de l'actif chef de brigade Renard, exerçaient de leur côté de diligentes recherches aux alentours des lieux du drame.

Mais ce ne devait être qu'à cinquante kilomètres de là, et en fin de journée, qu'on allait retrouver le taxi fantôme. Il était embourré près de Marines — à Sainteuil, exactement — et abandonné, bien entendu.

Les traces du meurtrier ne devaient pas non plus être perdues. A la gare de Sainteuil, il avait fait enregistrer, dans la matinée, le transport de son vélo jusqu'à Pontoise. Là, il avait pris un nouveau billet de chemin de fer à destination de Paris. Mais, depuis son débarquement à la gare du Nord, le beau cycliste roule encore...

Il n'ira pas loin, désormais, si l'on en croit les enquêteurs. Du fait qu'il ait désigné Bougival à Merabek et qu'il se soit, après l'attentat, si bien dirigé dans la nuit sur les routes de la banlieue Ouest, on pense qu'il est, très vraisemblablement, un habitant de la région ou, du moins, qu'il la connaît à fond. Ainsi orientés, gendarmes et policiers trouveront sans doute, ayant peu de temps, qui les renseignera sur l'élegant propriétaire du vélo jaune...

Tandis qu'ils installaient la bicyclette dans le compartiment habituellement réservé aux passagers, le jeune homme dit, de sa voix douce, à Merabek :

— Je viens de faire un « extra » ; et c'est pourquoi je rentre tard.

Ce client était probablement aide-cuisinier, maître d'hôtel ou garçon de salle. En tout cas, toujours aux dires du conducteur, le voyageur ne devait pas se montrer plus loquace. Assis à côté du chauffeur, sur la première banquette, il allait parcourir vingt kilomètres sans dire un mot.

— On n'est pas plus timide que lui ! affirme l'Algérien, avec une singulière conviction.

Encore que le propos fasse éclater de rire, Ali Merabek n'en démont pas. Puis, il dépint le personnage : un beau garçon, approximativement âgé de vingt-cinq ans, élégant, vêtu d'un costume de sport, coiffé d'une casquette grise assortie à la teinte du costume, et des gants. Le narrateur jurait, au surplus, avoir vivement admiré la taille harmonieuse de ce garçon — grand et mince — et sa blondeur charmante...

Il y a là des points à retenir. Mais, d'abord, le drame !

Toujours dans sa langue très claire d'Arabe parfaitement francisé, Ali Merabek raconte

Mais pour le moment, à quel mobile attribuer l'agression du chauffeur algérien ? C'est une énigme pour tout le monde ; même pour la victime, d'après ses dires...

On ne peut pas s'arrêter à l'hypothèse du vol d'argent, car en intimant à Merabek l'ordre d'abandonner le taxi, son agresseur ne s'est pas soucié de lui demander son portefeuille. Il aurait cependant commencé par là, si la cupidité l'avait guidé.

Vol d'auto ? Mais — tout en nous gardant bien de donner cette opinion pour un conseil — il ne manque pas de voitures sans chauffeur dans Paris, aux heures tardives, et plus faciles à voler qu'un taxi, trop facilement repérable. L'expérience des policiers les mieux avertis voit dans ce fait une raison quasiment certaine de douter que « le jeune homme blond » fût allé jusqu'à Bougival pour s'emparer d'une voiture.

On inclinait plutôt à supposer qu'il pouvait s'agir d'une vengeance ou de quelque autre conséquence du passé d'Ali Merabek. Pour-



Le garage « Arts-Taxis », à Levallois-Perret, qui loue la Citroën à Merabek.

tant, là encore, rien pour l'enquête ! L'Algérien victime de l'agression n'est pas du tout le « bicot » redoutable dont le type n'est que trop connu des juges de correctionnelle ou d'assises. C'est, au contraire, un parfait honnête homme, dont la manière de vivre n'a rien qui le différencie du bourgeois classique. Le propriétaire de l'élegant hôtel qu'il habite à Clichy vante son irréprochable conduite de célibataire ascétique. Le garagiste qui l'emploie prône sa droiture et son exactitude professionnelle. Enfin, tous ceux qui le connaissent sont unanimes à louer son caractère paisible et agréabil.

Faut-il chercher en dehors des circonstances immédiates du drame une raison qui en explique le mystère ?

Il semble plutôt que la vérité doive surgir des détails même de cette étonnante agression.

Merabek dit avoir « chargé » son client entre minuit et une heure. Or, c'est à deux heures dix, d'après le témoignage formel de M. Ernou, que l'Algérien est blessé à Bougival. Du square Louvois à cette localité, la distance est approximativement de vingt kilomètres, qu'il suffit d'une demi-heure pour parcourir en pleine nuit. Pourquoi le taxi transportant les deux hommes aurait-il effectué ce chemin en plus d'une heure, s'il ne s'était passé « autre chose » pendant ce temps-là ?

Ce ne fut certainement pas une panne qui motivait ce retard, sans quoi Ali Merabek en parlerait.

A défaut de cette explication, il ne ménage, par contre, aucun détail pour dépeindre l'élegance et la beauté de son timide compagnon. On croirait qu'il s'est complu à l'admirer, peut-être jusqu'au point de provoquer entre eux une algarade.

Sans vouloir affirmer que cette présomption soit indéniable, on ne peut cependant, après l'examen des autres hypothèses, que la donner pour la plus plausible. Et ce qu'on sait, d'ailleurs, de certains penchants assez généralisés chez les fils d'Allah, éclaire d'une faible et trouble lueur le secret d'Ali...

Noël PRICOT.

Le commissaire Platet interroge Merabek, resté lucide malgré ses blessures.



M. Ernou (au centre) entendit claquer les coups de feu, qu'il prit pour des rats.



PRINCE



Le long de la mer du Nord, d'Anvers à Dunkerque, et tout le long de la frontière franco-belge, vit une étrange faune de filles, de fraudeurs, de trafiquants, pays que notre collaborateur explore jusqu'en ses bas-fonds, en compagnie de Milo, dit « l'Américain », le roi des affranchis des Flandres.

III. — ANVERS (1)

PARFOIS, il y a maldonne... Des jeunes filles engagées par annonce s'aperçoivent rapidement que le travail qu'on leur demande n'est pas celui qu'elles avaient prévu. Certaines s'en vont. D'autres se cabrent, pour devenir finalement complaisantes. Et bien rares sont les serveuses ou les caissières qui résistent pendant une carrière, au demeurant assez courte, au désir ou à la tentation qu'a fait naître en elles la caresse quotidienne de leurs jambes gainées de soie noire ou rose, de leur tendre corps niché dans les dentelles de prix, dentelles de Malines ou de Bruges, les plus belles du monde, jamais trop précieuses pour les petites filles d'amour de Bruxelles et d'Anvers, qui y mettent leur gloire... et leurs économies, quand, du moins, les barbeaux français, flamands ou wallons ne sont pas intervenus à temps.

Les heurts qui se produisent fréquemment entre ces jeunes personnes et les patrons ou patronnes d'estaminet sont curieux à observer, chacun jouant l'indignation, arguant de sa bonne foi. Il me fut donné d'assister, à Anvers, rue de la Station, à une scène de ce genre. La serveuse, une dactylo en chômage, assez fine d'allure et de visage, récemment embauchée, apportait les consommations avec assez de grâce, mais demeurait farouchement rétive quant au reste, au grand mécontentement des clients. Le patron rourait des yeux féroces.

— Laissons partir les clients, me dit Milo. Ça va bader.

Cela ne manqua pas.

— Croyez-vous, dit l'homme à la serveuse, que je vous ai fait venir pour prendre le genre Greta Garbo ? Votre attitude glacée m'a fait perdre au moins deux cents francs.

La gosse baissait la tête. Je présumais qu'elle avait le cœur gros.

— Sans parler, continuait-il à grogner, des frais d'annonce et de voyage. Dites-moi franchement ce que vous voulez. Si ça continue, je ne puis vous garder ici. Mais vous pourriez bien me répondre, ziverer de godferdom !

Milo, une fois de plus, sauva la situation.

— Ne gueule pas comme ça ! dit-il au patron. Tu vois bien que tu lui fais peur. Moi, je suis sûr qu'elle s'y fera.

Et il la convia gentiment à boire près de lui.

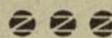
Lorsqu'il l'embrassa, sans que la môme trahît le moindre geste de révolte, le patron le regarda avec une reconnaissance évidente.

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 331.

Tous les matelots, de Vancouver et de Valparaiso, de Glasgow et de Dunkerque, ont bu le Guinness au bord de l'Escaut.

— La voilà apprivoisée, dis-je à Milo. Mon ami eut une moue dédaigneuse.

— C'est possible, fit-il. Mais elle ne vaut rien pour faire ce métier. Trop sentimentale, trop sensible. J'ai bien compris cela tout à l'heure. Elle frissonnait quand je l'ai un peu serrée de près. Pour être serveuse, il faut pouvoir se laisser approcher sans ressauter. T'as compris, cavé de mon cœur. Pas de différence entre boire sans sourciller un verre de gueuse et s'envoyer en l'air avec un client.

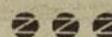


— Une chose m'étonne ! lui demandai-je un jour. Il y a peu de Françaises dans les estaminets et cabarets de nuit...

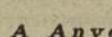
— Oui, mais tu en trouveras beaucoup dans les tabacs, les maisons clandestines, dans la rue et dans certains endroits où je vais te conduire.

— Comment expliques-tu cela ?

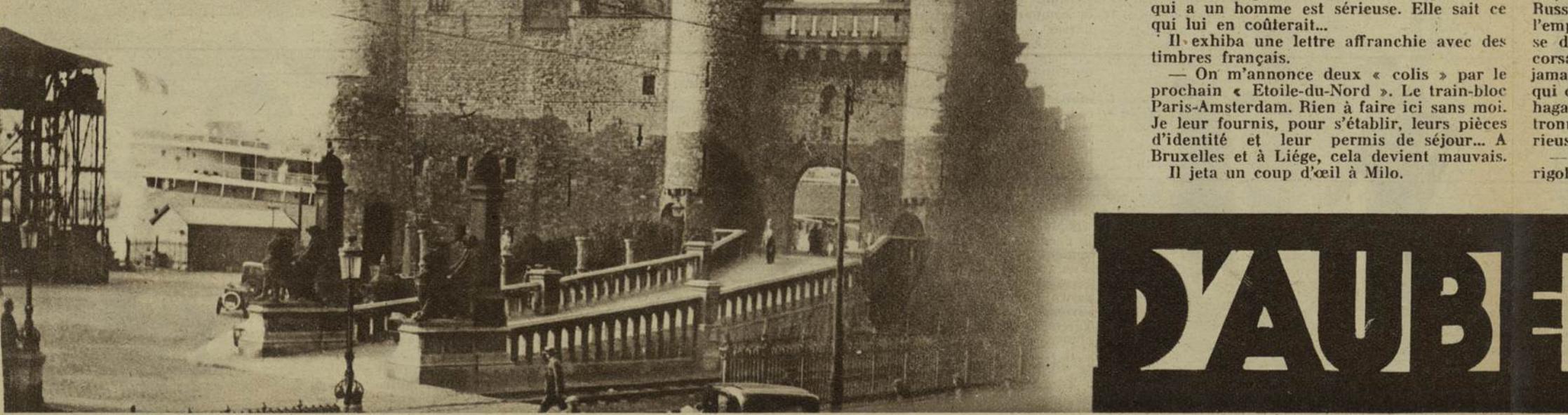
— La première raison est la crainte de la police ; la seconde est qu'il y a incompatibilité d'humeur entre la Française et la Flamande ; la troisième, enfin, est que la Flamande excelle dans le métier de serveuse. C'est elle, vraiment, la princesse... La princesse d'auberge, comme tu dis. Elle est commerçante sans rivale, se laisse caresser sans broncher, peut boire énormément et de tout pèle-mêle. C'est la « forte fille » de l'Evangile, la ribauda qui accompagnait les compagnons d'armes de Van Artevelde et assassinait, froidement, les retires du duc d'Albe pendant l'occupation espagnole... et les espions de von Bissing pendant l'occupation allemande. Leurs grand'mères avaient du sang de Breugel sous la peau, et un couteau à patates dans la jarretière. Et n'oublie pas qu'à ce sang s'est mêlé celui, plus chaud, des Espagnols du temps d'Isabelle-la-Catholique et des auto-dafés en série.



Au « Bar Parisien », il me fit remarquer, en passant, le manège d'un diamantaire juif qui proposait des bijoux à une fille.



A Anvers, au bord de l'Escaut, le Sten rude et sévère veille sur les bateaux, mais pas sur la vertu des filles.



cendu un homme. C'est grâce à Jules qu'il a pu fuir à Anvers et partir ensuite pour l'Amérique. Quant à Jules, il fut expulsé de France.

Pendant un moment, il y eut du silence dans la salle. Les lumières s'éteignirent.

— Ce doit être la ronde, dit Lucien sans se troubler. L'heure de la fermeture est depuis longtemps passée.

Lorsque se fut éloigné le pas des agents, il fit signe à Jules-le-Placeur de venir nous rejoindre. C'était un homme rougeaud, grand et fort, ayant franchi la cinquantaine. Confidences :

— Oui, m'assura Jules, je suis le seul à Anvers ! Je ne « travaille » qu'avec les Françaises et, pour elles, j'ai fait deux séjours rue des Béguines (la prison d'Anvers).

— Et les Flamandes ?

— Well ! Godferdom ! Je ne veux plus



GRAND REPORTAGE par

en entendre parler. Elles sont généreuses, c'est vrai, et il y en a qui t'offrent jusqu'à trois cents francs pour être planquées dans un « tabac » ; mais elles ne sont pas franches du collier. Avec elles, lorsqu'on n'a pas des ennuis avec la police, c'est avec la patronne. Pour mon « travail » à moi, les « tabacs » que je procure à l'« abattoir », il faut en mettre un coup. Pour cela, rien ne vaut la Française.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle a un homme. La femme qui a un homme est sérieuse. Elle sait ce qui lui en coûterait...

Il exhiba une lettre affranchie avec des timbres français.

— On m'annonce deux « colis » par le prochain « Etoile-du-Nord ». Le train-bloc Paris-Amsterdam. Rien à faire ici sans moi. Je leur fournis, pour s'établir, leurs pièces d'identité et leur permis de séjour... A Bruxelles et à Liège, cela devient mauvais.

Il jeta un coup d'œil à Milo.

DYAUB

— Tu devrais emmener ton pote voir des « tabacs ». — Quand tu voudras ! me dit Milo.

• • •

La vérité n'est jamais simple. S'il est vrai que la prostitution clandestine (il n'en est pas d'autre en ce pays) s'étend à Anvers comme une lèpre, elle ne se présente pas en des catégories aussi rigoureuses et selon des lois aussi formelles que veulent bien l'assurer Jules-le-Placide et le chef de la police des mœurs, opinions, comme on le voit, très



— Saligotte ! lui cria-t-elle. Va-t'en ! Tu veux donc faire fermer la maison ?

Elle la chassa sur-le-champ, devant les Russes dont l'ahurissement fut de courte durée. L'un deux commença à se fâcher, brisant son verre sur une glace qui s'effondra avec fracas en entraînant une grappe de bouteilles de toutes couleurs ; les autres l'imitèrent et la patronne dut s'enfuir pour ne pas être lapidée.

J'en fis autant.

Cette crainte sacrée de la police était-elle l'unique cause de l'indignation de cette femme ? Je n'en sais rien, mais j'en doute, car, dans la ruelle à côté, la rue de la Montagne-d'Or, une théorie de femmes soulèvent un vague manteau et offrent à votre regard leur anatomie avachie.

• • •

La prostitution est bannie, honnie, et toute provocation à la débauche sévèrement punie ; article premier du règlement !...

Cela fait rigoler Milo, tandis que nous avançons dans la rue de l'Ecluse, grouillante de marins qui avancent en tanguant, par rang de cinq ou de six, bras dessus bras dessous. Des rires fusent de l'ombre. Mon compagnon m'assure que, malgré l'ordre de fermeture, des « maisons » fonctionnent encore. Cela me laisse froid et aussi d'apprendre le nombre des « tôles » clandestines de toutes catégories que l'on compte à Anvers, pourchassées par les services municipaux, mais régal des marins en bordée. Régal aussi des bateliers qui venaient en famille, autrefois, au « Palais de Cristal » (où les femmes étaient habillées en Espagnoles, en Japonaises, en Mauresques) et où ils buvaient un verre en compagnie de leurs épouses et de leurs gosses... comme au spectacle.

Ce qui m'attire, ce soir, c'est la vie secrète, intime, du port. Vie où l'instinct seul domine, où rôde la fringale des marins en escale...

Nous nous perdons dans un lacis de ruelles crasseuses : « Bleuwebrookstraat »... « Mettekoestraat »... Des échoppes mal éclairées clignotent au bas des maisons basses et comme lasses. On dit : « Kammer te huuren. One frank per nacht ». Ce n'est vraiment

Le Scotch, l'Ale, le Huiskemp, la bière des Flandres et puis, dans l'arrière-boutique, Vénus la Blonde, évadée du Pirée.



Brave marin se mit à boire, tout doux ! Brave marin se mit à danser, tout doux, tout doucement.

ment pas cher ! Sur le seuil, des femmes sont accroupies dans une pose obscène, ou debout, les bras ouvrant, en éventail, le maigre manteau qui cache leur torse. Quelques-unes ont sur la peau une simple robe, qui sera vite enlevée, vite remise. Il y a des gosses qui font la relâche et n'ont, certainement, pas douze ans !...

L'hiver, me dit Milo, elles réchauffent leurs mains gourdes à la flamme d'un brasero, mais demeurent à leur poste de guet.

La rue devient si étroite que les maisons semblent peser aux épaules. Le pavé gras glisse sournoisement.

— Viens ! Vous, monsieur, viens t'amuser. — Kommst du mir schlaffen ?

— Noeffke speebe...

Appels, invitations amoureuses dans toutes les langues. L'une d'elles dit en bon français, la voix presque suppliant :

— Je t'aimerai bien !...

O dérisio ! Aimer !... S'amuser !... Mots qui n'ont plus de sens si votre regard tombe sur ces filles sans âge, aux hanches lourdes, au visage où le vice et la lassitude ont placé leur masque. Pourtant, Milo m'a dit :

— Suis-moi.

Il m'a entraîné dans une alcôve crasseuse. Pour quelques francs, nous avons pu voir le décor à la fois pitoyable et dantesque. Cela sent la misère, la désespérance, la mort. L'odeur d'un affreux tabac que la fille fume traîne dans la pièce basse. Son prix ? Cela dépend des jours. Il est plus élevé les jours où font escale les bateaux hollandais, soviétiques ou scandinaves.

J'ai fui, éccœuré. Il est près de minuit. La police va faire sa ronde. Et Mme Elisabeth aussi. Car toutes ces maisons, petites et grandes, appartiennent à une femme, aujourd'hui aussi fortunée que la belle Vania du Palais des Mirages : Elisabeth Roedmacker. Sa fortune s'est édifiée peu à peu sur ces misères... Dès minuit, Elisabeth fait sa tournée, accompagnée d'un redoutable chien danois. Elle va de porte en porte, gronde les retardataires, encaisse les recettes de la journée.

Certaines de ces filles n'arrêteront pas là leur trafic galant. Elles iront à pied ou en

taxis vers la Place Verte, la Place de Mai. Elles attendront à l'angle d'une rue, à la fois patientes et résignées, le passage d'un homme.

Comme nous sortions de ce quartier, une femme nous dépassa, marchant vite, une petite femme blonde, blottie dans son manteau. Milo me toucha le coude.

— On dirait Noémie !

— ...

— Oui, Noémie, de Wambrechies.

Intrigués, nous pressâmes le pas. Cette femme devait sortir d'une des sentinelles d'Elisabeth...

— C'est bien elle, me dit Milo, lorsque nous l'eûmes dépassée.

J'avais reconnu aussi la servante de « Chez Vandame », et, à la lumière de la rue, elle me paraissait lasse et triste.

— Elle va rejoindre son Léo.

— Ou continuer son trafic dans le quartier de la gare.

Milo s'engagea dans une ruelle.

— Viens par ici, nous verrons les vieilles.

Je le suivis. Bientôt, sur les pas des portes, au milieu de la rue, nous apparurent de vieilles sorcières, ricanantes, brûlées par l'alcool, véritables déchets de l'amour vénal. Elles attendent on ne sait trop quoi. Peut-être l'aumône. Ou bien un homme ivre... Pour deux francs, elles lui vendront leurs horribles complaisances.

L'une d'elles, sous une porte en ogive, nous regardait, essayant de sourire, ne parvenant qu'à rendre plus pitoyable son masque de sorcière échappée de quelque légende médiévale.

— L'alcôve que nous venons de voir, me dit Milo, est un palais à côté de la niche à chien où vivent ces femmes.

— Mais, enfin, qu'espèrent-elles, en demeurant là ?

L'Américain haussa les épaules.

— Pas grand'chose !... Elles sont nées là, dans ce vice. Elles y crèveront... Dans la journée, elles gagnent quelque argent en balayant les estaminets, en lavant les porches des maisons. La nuit, elles essaient de « faire » les marins ivres.

Il eut une moue de dégoût.

— Le plus marrant, continua Milo, c'est que ces moribondes ont encore un vieux « protecteur » qu'elles entretiennent... et qu'elles aiment d'amour.

(A suivre.)

Jérôme MAYNARD.

par Jérôme MAYNARD

autorisées. Elle offre, au contraire, comme la vie, une infinité de cas imprévus.

Dans un café du quai où j'entrai un soir après avoir erré longtemps le long des navires amarrés et geignants, des Russes ivres prenaient leur plaisir à faire boire des serveuses vêtues de sarraux blancs. Il y avait là deux jeunes Flamandes. La patronne jouissait du spectacle. Au quinzième demi de stout, l'une d'elles pâlit et s'en fut à l'office. L'autre continua à boire. A son vingtième, elle chancela un peu, tandis que les Russes applaudissaient. C'est alors que, sous l'empire de je ne sais quelle frénésie, elle se débarrassa de son sarrau, dégrafa son corsage et mit ses seins à nu... Je n'oublierai jamais cette vision des seins fermes et blancs qui contrastaient cruellement avec les yeux hagards de la malheureuse... Mais la patronne se précipita, rouge soudain, et fureuse :

— La Justice poursuivant le Crime, dit en rigolant Milo.

C-L VIGNON
LA NOUVELLE
INITIATION SEXUELLE

Le préjugé sexuel. L'acte sexuel. La volupté, source d'intelligence. Le sexe, moyen de domination. Le culte de l'amour physique. L'onanisme. Les perversions sexuelles. L'avortement. Maladies et moyens de préservation. La liberté sexuelle. Initiation sexuelle des enfants. Ce qu'on doit savoir avant et après le mariage. 350 pages, format 14x23, couverture illustrée, planches nombreuses. 22 francs franco à la Librairie « Sapiens », 4, impasse Sainte-Léonie, Paris (14^e).

APIERS PEINTS
BESSON
18, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, PARIS-VI
Dernières nouveautés - Bon marché absolu
Sur simple demande Album 6 francs



DANS L'ENNUI
VENEZ A LUI
FAKIR BIRMAN

SEUL MEDIUM AGREE A PARIS
LE SEUL DONT LES CAUSERIES SOIENT RADIODIFFUSÉES
(Programmes chaque semaine dans la presse de T.S.F.)
GRATUITEMENT

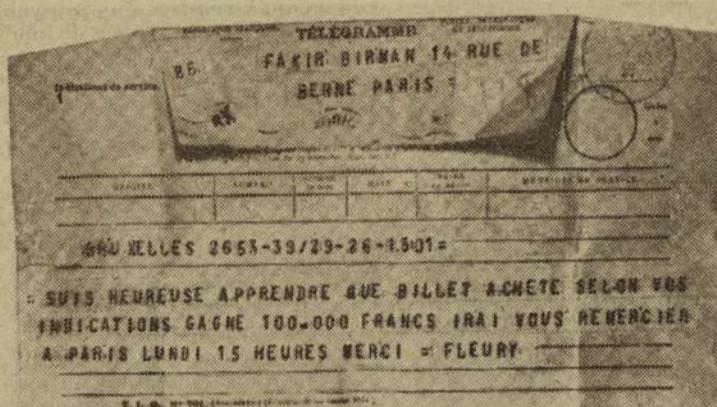
L'astrologue que les journaux questionnent, car ses prédictions se réalisent toujours, et dont les avis éclairés guident les plus hauts personnages. GRATUITEMENT il vous enverra un talisman fluidique et votre horoscope selon le rite hindou qui dicte l'avenir et indique le moment favorable pour tenter avec succès toutes choses d'amour et d'argent et réussir certainement. Seul médium agréé à Paris, il vous répondra à un point précis et influera mentalement dans le sens désiré. Voici des lettres parmi des milliers, et dont les auteurs, par reconnaissance, ont spécialement autorisé la publication.

PALMARES

de la Loterie Nationale

Lot de 500.000 francs : M. BIGRE fils, agent des automobiles « La Licorne », à Périgueux.
Lot de 100.000 francs : Mlle NINA LAROL, danseuse au Théâtre National de l'Opéra, à Paris.
Lots de 50.000 francs : Mlle YORY, à Saint-Brieuc ; M. LEONARD, à Paris ; M. de BEAUCOURT, colon à Dakar.
Lots de 10.000 francs : M. PETITJEAN, à Asnières ; Mme LIMOUSIN, à Lyon ; M. GUDEM, 94, rue des Bourguignons, à Bois-Colombes.

ILS ONT REUSSI !



(Fac-similé d'un télégramme reçu au lendemain du tirage des Régions Libérées)

ET VOUS ?

Comme ces personnes, prenez le Fakir Birman comme protecteur et ami : c'est un bouclier contre l'adversité ; un phare qui éclaire la nuit de votre avenir. Chaque fois qu'un doute survient, qu'une complication arrive, qu'une décision doit être prise, demandez-lui ce que vous devez faire ; il vous guidera sûrement et vous réussirez. Consultez-le tous les jours de 14 heures à 19 heures), ou écrivez votre nom, adresse et date de naissance à Fakir Birman (Service 126, 14, rue de Berne, à Paris (VII^e), en joignant 3 francs de timbres pour frais.

Offre humanitaire aux victimes de la vie et des hommes.

200 fr. le mille, adres. à copier à la main et g. g. à cor. s. frais. Ets SPIREX, Biarritz.

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Le Pr. Jordan, 36, rue Foucotte, Nancy, offre 1/10^e BILLET GRATUIT LOTERIE NATIONALE choisi d'après lois astreintes aux 10.000 premiers demandeurs. Env. 3 francs pr. frais. 923.000 francs gagnés aux derniers tirages.

Cette annonce ne concerne pas la Belgique.

L'IVROGNÉRIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUERI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à : Remedies WOODS, Ltd., 10, Archer St. (219 E R), Londres W

INTERVIEWS

LE CINÉMA ET LE CRIME



crois qu'un metteur en scène de génie, ou simplement de grand talent, pourrait, en partant d'une intrigue policière, créer un très beau film... Je crois que ce beau film serait exempt de toute malfaillance... Ce qui est dangereux, en même temps qu'ignoble, c'est la recherche du scandale ou du vice pour eux-mêmes, la complaisance envers le crime et les turpitudes humaines... La vérité tant qu'on voudra... Mais pas la basse...!

FLORELLE

A délicieuse vedette de l'Opéra de Quat'Sous, de Tumultes et de tant de films qui lui ont valu une gloire bien méritée est une jeune femme pleine de gentillesse, de franchise et de spontanéité et une charmante camarade. J'ai eu du mal à la joindre, car le succès est dévorante, et on ne sait jamais trop si elle vous répondra du Caire ou de Neuilly, des Sables-d'Olonne — son pays natal — ou de Berlin ; si elle vous donnera rendez-vous à sept heures du matin, en partant pour le studio, ou vers les minuit et demi, quand elle commence à trouver le temps de dîner. Enfin, je l'attrape, et je lui débite ma petite histoire :

— Ma chère Florelle, crois-tu que le cinéma et, en particulier, le film policier ait ou puisse avoir une influence sur la criminalité ?

Elle hausse les épaules :

— Non, me répond-elle catégoriquement, non et non ! Le film policier ne peut avoir aucune influence sur la criminalité. On naît criminel ou honnête homme. Celui qui est destiné à commettre un crime ne pourra y échapper. Qu'il voie ou ne voie pas un film policier ne l'influencera pas.

Florelle a peut-être raison, après tout. En tout cas, deux minutes plus tard, son rire cristallin prouve que son fatalisme ne lui ôte rien de sa bonne humeur, de son entrain juvénil et de sa joie de vivre. Et, là aussi, comme elle a raison !

(A suivre.)

J. GUYON-CESBRON.

VERA KORÈNE

de la Comédie-Française

LA belle interprète de la Comédie-Française est, à son tour, venue à l'écran. On a pu l'admirer dans la Voix sans visage, film qui, s'il n'est pas, dans toute la rigueur du terme, un film policier, n'en repose pas moins sur une erreur judiciaire. Il était donc tout indiqué d'aller demander son avis à cette jeune actrice de premier ordre.

Elle m'a reçu au Théâtre-Français, un après-midi, tandis qu'elle répétait Coriolan. Et elle m'est apparue dans une blanche robe antique, aux lignes nobles et simples, que complétait une sobre coiffure d'effigie romaine, et qui mettait encore en valeur la splendeur sculpturale de sa silhouette, la pureté classique, et si vivante à la fois, de ses traits. Nous étions fort loin, évidemment, dans cette maison et parmi ces évocations, du cinéma, et, en particulier, du film policier, et la réponse de Vera Korène ne m'a pas surpris.

— Une seule chose, en matière d'art, me passionne, me confie-t-elle, la vérité humaine et la beauté de l'expression... C'est vous dire que lorsqu'il s'agit de sonder des cœurs ou de nous attacher à un drame, je ne recule, a priori, devant rien... Les chefs-d'œuvre de l'Antiquité et ceux de Shakespeare, pour ne citer que ceux-là, abondent en situations atroces et en énigmes complexes et redoutables... Tout, comme on dit vulgairement, est dans la manière... Et je

Florelle, la charmante vedette de l'Opéra de Quat'Sous, estime que le film policier ne peut nullement influencer la jeunesse.



CE QUI SE JUGE

Film de la semaine, par Pierre Bénard

Lundi Il ne faut pas pousser l'amour de la famille, et particulièrement celui de ses enfants, trop loin, devint ce qu'il est convenu d'appeler un mauvais père. Il comparaissait devant la Cour d'assises de la Seine sous l'accusation d'avoir exercé sur sa fille d'odieuses violences. Il était défendu par M^e Wilm et Matheby. Il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Cela est la Justice de 1935, qui ne badine pas, et elle a raison. Il en allait autrement en 1930. En effet, à cette époque, Firmin Jean était déjà venu s'asseoir dans le box des accusés sous la même inculpation. Mais, cette fois, il avait été acquitté. Les jurés de 1930 — temps heureux de la prospérité — ne prenaient rien au tragique. Firmin Jean, par cette absolution, s'est peut-être cru encouragé. Il a recommencé. Ce coup-là, il a été frappé. C'est la crise, même pour les inculpés. Mais ne va-t-on pas poursuivre les jurés de 1930 pour incitation à la débauche ? Après tout, ils ont leur part de responsabilité.



Firmin Jean fut condamné au bagne à perpétuité.



Willy Davidovici, l'ami de Poulner et de Pélissier.

Mardi Qu'est devenue l'affaire Poulner ? Qu'est devenue surtout la mystérieuse affaire Pélissier ? A quel trafic se livraient les hôtes singuliers de la villa de Mme Davin, à Neuilly ? On nous avait dit : « Vous allez voir ce que vous allez voir ». Comme d'habitude, on n'a rien vu. On en a eu pourtant un écho devant la treizième Chambre, un écho lointain. Willy Davidovici était l'ami de Poulner et de Pélissier. Il a comparu devant les juges, non pour faire des révélations mais pour une banale affaire de coups et blessures. Willy Davidovici, après plaidoirie de M^e Henriet, a été condamné à la peine modeste d'un mois de prison avec sursis. Il est vrai qu'il est retenu pour d'autres délits, et on peut dire que celui-là est le cadet de ses « sursis ». Au reste, l'affaire était simple. Willy Davidovici avait emprunté mille francs à M. Joseph Himmelfarb. Celui-ci, au bout d'un certain temps, lui réclama le remboursement de son prêt. Willy Davidovici lui répondit par un coup de matraque. Cela s'appelle agir en parfait tapeur.



Mme Léonard vint déposer devant les jurés de la Seine.

Vendredi Pauvre Philibert. Malgré une plaidoirie spirituelle et courageuse de M. Xavier Vallat, la Chambre a prononcé la déchéance de Philibert Besson. Cet hurluberlu était devenu sympathique. On le disait fou. Mais, en somme, ça devenait presque une qualité dans un milieu où l'on se plaint qu'il y ait trop de malins. D'ailleurs, il faut reconnaître que le pauvre Philibert a plus de raison et d'esprit qu'on le suppose. La police le guettait à la porte du Palais-Bourbon pendant qu'à l'intérieur on discutait sur son cas. Il n'attendit pas le scrutin pour sortir. Comme on voulait l'arrêter, il répondit : « Ne me touchez pas. Je suis encore député ». Et il disparut, laissant pantôt le brigadier chargé de l'arrêter. Depuis, on perd sa trace et on assiste à ce joyeux film où l'on voit la police incapable de retrouver sa piste. On dit qu'il a passé sa première nuit dans un cimetière. Bonne précaution et preuve de sagesse. En effet, lorsqu'il faut se tenir sur ses gardes, à qui mieux confier ses secrets qu'à des tombeaux ?



M. Christian Frogé devant le Tribunal correctionnel.

Dimanche C'est un curieux procès qui va se dérouler devant le Tribunal de Dijon. Quelques jours après le drame de la Combe-aux-fées, une société cinématographique dirigée par Mme Germaine Dulac tournait un film sur l'affaire Prince. L'opérateur prenait, entre autres vues, la clinique d'un docteur dijonnais qui avait fait l'objet de plusieurs échos dans la presse. Cette partie du film ne fut d'ailleurs projetée que dans deux salles. Mais le propriétaire de la clinique s'estimant diffamé a déposé une plainte. L'instruction, conduite par M. Rabut, vient d'aboutir au renvoi en police correctionnelle de Mme Germaine Dulac. On attend avec intérêt ce jugement qui décidera si la loi de 1881 sur la diffamation peut s'appliquer aux films. Cela peut devenir grave pour l'avenir des actualités. En effet, il n'y a pas de raison que ne s'estiment pas diffamés tous ceux qui viennent dire devant le micro : « Je suis très heureux... » et qui, provoquant l'hilarité des salles, deviennent ainsi ridicules pour le restant de leurs jours.



Germaine Dulac est renvoyée en police correctionnelle.

FAITS DIVERS

CHAGRIN D'AMOUR



Renouvelant l'astuce de Mata-Hari, la blonde Lydia profitait de son charme physique pour mieux espionner.

vita à le suivre. Le jeune officier de marine crut à une erreur : mais Lydia Oswald, qui avait pâli, était déjà hors du compartiment et précédait, d'un pas de son manège, le commissaire de police Chauvet :

— Vous vous trompez ! continuait de protester M. de Forceville. Voulez-vous me donner des explications.

— On vous les donnera...

Deux heures plus tard, l'enseigne de vaisseau apprenait que sa maîtresse était une espionne. A travers ses larmes, il la voyait sangloter devant les enquêteurs ; il l'entendait, à travers ses bourdonnements d'oreilles, confesser ses abominables aveux.

C'était par une filature habile et la confiscation de lettres qu'on avait découvert le véritable rôle de Lydia Oswald. Suisse, elle s'était vendue à l'Allemagne, après avoir terminé ses brillantes études. A vingt-huit ans, elle avait déjà espionné en Angleterre, en Amérique, puis à Toulon.

On avait intercepté une lettre expédiée de Leipzig qui la remerciait pour de précieux renseignements. On devait trouver dans ses meubles de la rue d'Aiguillon un modèle d'interrogatoire, pour questionner les officiers de marine...

— Mais tout cela, c'est le passé, criait l'espionne. C'était avant de « le » connaître ! Depuis que je l'aime et qu'il m'aime, j'avais tout abandonné...

Trop tard ! La justice et l'amour doivent s'ignorer. Lydia Oswald paiera ses fautes.

Quant à l'enseigne de Forceville, dont l'innocence éclata dès les débuts de l'enquête, il paie, lui aussi, son aveuglement. C'est un homme accablé de honte et de chagrin, qui porte, épaules basses, les lourds débris de son rêve...

Et le plus tragique, c'est qu'un enfant va naître de cet amour infortuné.

M. de Forceville a décidé de rendre l'épée, pour donner son nom à l'enfant de l'espionne...

Il est encore à notre époque des âmes cornéliennes qui, même en perdant tout, savent sauver l'honneur.

André DELPUCHS.



Un petit appartement de la rue d'Aiguillon servait de nid d'amour à l'espionne et au jeune enseigne de vaisseau.



C'est le concierge de l'immeuble tragique de la rue des Cités, à Aubervilliers, qui put, seul, identifier la victime, à l'Institut médico-légal.

Nonchalant, insidieux, Ange Soleil cherchait à s'immiscer dans tous les milieux où fréquentaient d'honnêtes Martiniquais de Paris pour essayer d'y découvrir des victimes.

DANS les vapeurs d'éther d'une chambre froide de l'Institut médico-légal, devant la fenêtre ouverte à la lumière grise et aux vents de Seine, un opérateur en blouse blanche débarrasse l'entablement en pierre polie des magmas de chair qui l'encombrent. L'homme chante :

Ah ! qui me rendra mon pays...
Haiti...

Je ne raille pas : il se donne du courage. Et, si l'air de Joséphine Baker lui vient à l'esprit plutôt qu'un autre, c'est que, avant la putréfaction, cette main de femme, cette cuisse, ce buste, cette tête composèrent une petite danseuse cuivrée, née sous le ciel des Antilles...

Le docteur Paul est venu tout à l'heure. Son scalpel a mis à nu un cœur, un foie rabougris.

— Ange Soleil déclara qu'il avait commis son meurtre en juin dernier ? Non, ce n'est pas possible. La mort remonte à dix-huit mois, au moins !

— Les journaux qui enveloppaient l'avant-bras sont datés de septembre 33, dit un enquêteur.

— C'est ça, répond le médecin légiste. Ça s'est passé en septembre 33. Mais est-ce bien sa femme ?

— Le concierge de Soleil, convoqué pour la reconnaissance du corps, est là...

— Faites-le entrer !

Un tout jeune homme, ce concierge ! Jamais il n'a vu de cadavre, pas même un de ces bons trépassés qui reposent bénitement entre deux cierges, sur une couche liliale. Devant la tête tranchée que le médecin empoigne par la toison crêpue, il tremble et défaile presque.

— Allons ! Du courage ! clame le docteur Paul, dont la paume s'abat sur l'épaule du jeune homme.

Finalement, celui-ci articule :

— Oui, c'est elle, je reconnaissais ses trois dents en or !...

C'est donc bien Séverine Joram, dite Nita (*sa femme*), qu'Ange Soleil a tuée, puis dépecée. Il l'a avoué, d'ailleurs. Mais pourquoi, brusquement, ce doute du médecin légiste ? Parce que le Martiniquais a menti quant à la date du crime ; parce que, au cours de ses « aveux », il a encore multiplié les mensonges. Celui qu'on prit un instant pour un pauvre déraciné, pour un mari exécédé par les scènes frénétiques d'une femme jalouse, semble être, en vérité, un criminel prémedité. Et la date de l'assassinat de Nita, cette « régulière » excédante et vieillissante, dont le noir ne pouvait plus rien tirer, renouvelée pour le compte de Soleil, un genre de meurtres en quoi le sire de Gambais s'est illustré.

Soleil : un Landru noir ? Les inspecteurs de la P. J. en sont à se demander si Nita est bien la seule créature que le Martiniquais ait dépecée. N'a-t-on pas trouvé à son domicile *vingt-quatre photographies* de femmes, dont la plupart ne sont pas encore identifiées !

Brillant causeur, galant homme, amoureux suave, « tiré à quatre épingles », Ange plaisait aux dames, comme l'autre. Maniaque du conjugal, pour la sécurité, la quiétude, le bien-être que le mariage apporte, avec les avantages pécuniaires de... la dot. Soleil comme l'autre encore, « chassait » dans le domaine des fiancées « qui ont de quoi ».

On sait que son coup d'essai ne fut pas un coup de maître. Le mariage illégal de 1930 avec une fille de riches fermiers ariégeois qui lui promettait une vie de coq-en-pâtre avait valu au bouillant Martiniquais deux ans de prison. Parce que Nita l'avait « donné ». Plus de Nita ! Et la foire aux fiancées s'ouvrirait, riche en occasions. Son Elvire une fois exécutée, dépecée, cimentée, notre Don Juan peut choisir parmi ses maîtresses : Jano, par exemple, une fille de salle d'un petit restaurant de la rue La-Bruyère. « Jano doit avoir des économies »,

pense Soleil. Il la cultive. On le voit main tenant chez Boudon, ce café de la rue Fontaine où Sénégalais, Guadeloupéens, Martiniquais aiment à se retrouver pour évoquer le pays. L'après-midi, Soleil arpente les grands boulevards. Ses bonnes fortunes ! Il ne les compte plus.

Un moment, Ange exerce le métier de « démonstrateur » sur les marchés et les plages. Derrière son éventaire, il offre aux passants qui s'attroupent une pâte blanche pour souliers dété. L'homme a du bagout. Il a fait ses premières armes trois ans plus tôt, au Jardin d'Acclimatation, en présentant les « derniers anthropophages », en réalité de braves Sénégalais faméliques, jazbandistes congédies, qu'il recrute au « tabac » de la rue Pigalle, et que le malin avait affublés de pagnes et de verroteries au râbas. Mais la profession de camelot en blanc-fixe comporte neuf mois de morte-saison par an. Soleil devient donc chômeur et émarge comme tel à la mairie d'Aubervilliers. Il dort jusqu'à midi, déjeune avec un Martiniquais, son voisin, ou encore avec un autre compatriote, Hervé Nicolas, ancien danseur au « Rat Mort », chômeur comme Ange, et avec lequel il a fait son apprentissage d'ébéniste à Fort-de-France. A Nicolas, aux voisins de la rue des Cités, aux camarades de Nita qui lui demandent pourquoi Nita ne vient plus danser. Soleil répond :

— Elle a un engagement à Nice !

L'après-midi, le noir retourne chez lui. Il a des amitiés dans la maison : une femme mariée qui s'ennuie et se plaint de la froideur de son époux toqué à sa porte. Dans le petit logement d'Aubervilliers, pour ôter ses chaussures et ses bas, l'infidèle s'assied sur une petite marche en ciment, accotée contre le mur, sans se douter une seconde que cette banquette improvisée est le macabre linceul d'une pauvre fille d'amour qu'elle vient de remplacer.

Cette maîtresse partie, d'autres arrivent, qui apportent au noir des châteries et, par surcroit, un peu d'argent du ménage... Avec cela, Ange dîne, rue du Midi, au restaurant Surmont, où il éblouit la clientèle par sa faconde, parlant anglais avec un Canadien, espagnol avec un fils du pays de Cervantes. Il étonne les braves bistrots en résolvant les problèmes scolaires du fils de la maison. Soleil émet des opinions sur la politique ; il réclame un dictateur.

— Monsieur Soleil, c'est quelqu'un, dit-on dans le quartier.

Par contre, un mari bafoué surprend un soir le Martiniquais, et le larde de sept coups de couteau !

Sont-ce ces mauvais traitements, les termes impayés, le ciment mal gâché de la banquette qui finissent par lui donner des cauchemars ? Toujours est-il que Soleil prend en aversion son logement d'Aubervilliers, vend ses meubles et cherche à fuir.

Le 30 juin, il expédie un pneu à Jano pour lui demander asile. Le soir même, Jano accourt au rendez-vous. Pour elle, c'est une promesse de mariage, l'établissement de sa situation. Son petit garçon de onze ans, qui est en pension, va bientôt avoir un papa. Ange n'adore-t-il pas déjà ce gosse ? Il lui faut réciter ses fables de La Fontaine, « repasse » avec lui l'histoire de France.

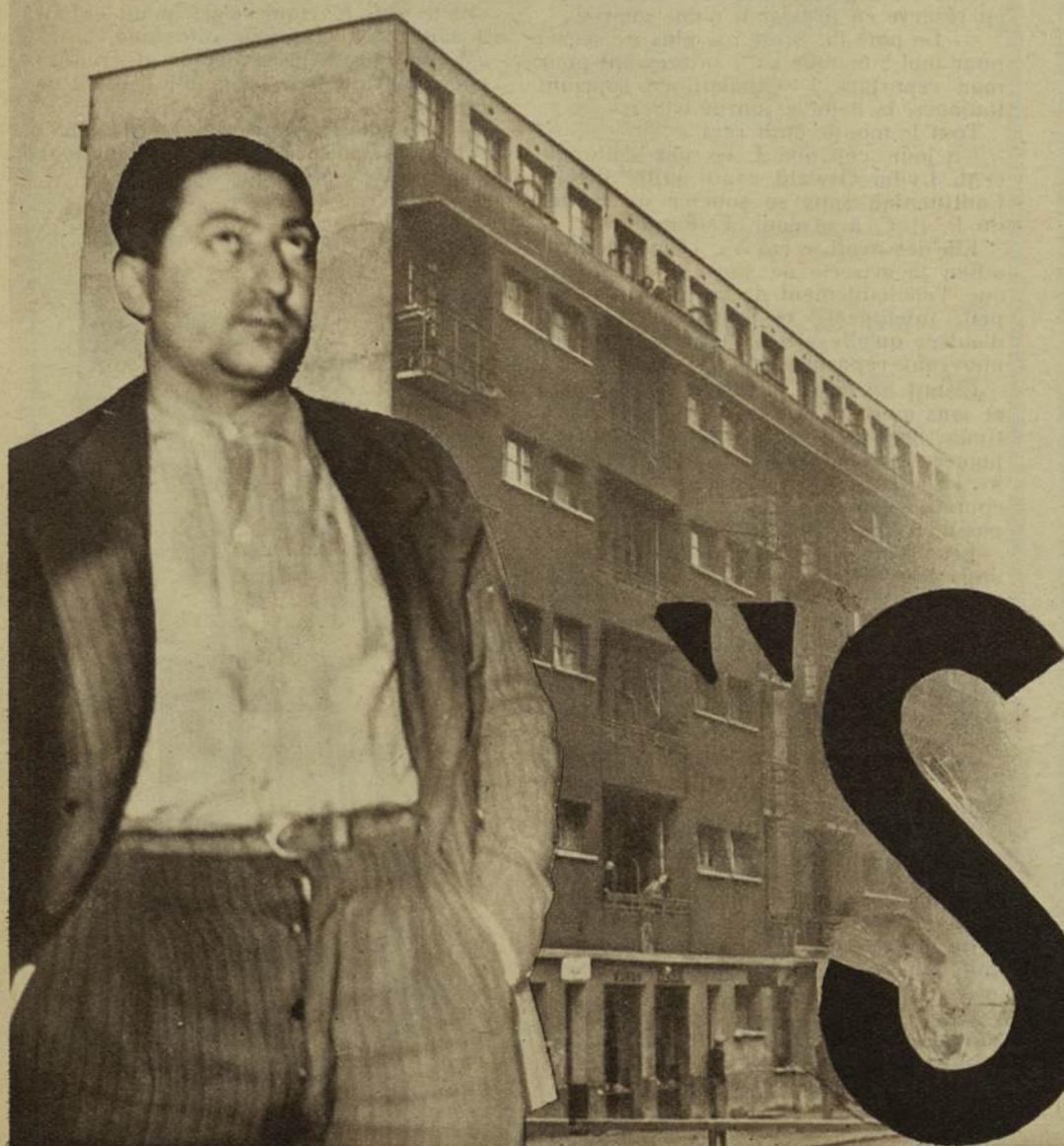
— Il faut « pousser » cet enfant, dit-il, car il est intelligent !

Et la naïve Jano fait la roue. Le couple va danser au « Moustique ». Il se retire, la nuit, au domicile de la fille de salle. Ange y reste. Il a là gîte, couvert, amour. Jano redouble d'ardeur au travail pour nourrir son homme, qui passe les matinées à dormir, les après-midi à « chasser », les nuits à danser à « la Boule Blanche », au « Stage B », au « Mélydos », à « la Cabane Cubaine ».

Jano commence à trouver le temps long.

— A quand le mariage ?

— Il faut d'abord que mon divorce soit prononcé, répond Soleil.





En vérité, à vivre dans l'intimité de sa conquête, le Martiniquais s'est aperçu que sa promise n'a pas d'économies suffisantes. La petite chambre est misérable. Il faut chercher ailleurs.

Un soir — le 19 septembre dernier — Ange est invité à dîner chez François, un Martiniquais dont l'épouse est cousine de sa femme, Nita. Que ce ménage n'ait pas montré plus de curiosité et d'inquiétude devant le silence persistant de leur parente, cela peut déjà surprendre. Que ce même ménage admette le divorce de Soleil, cela devient plus inquiétant. Mais qu'il se fasse entremetteur, voilà qui dépasse les bornes ! Car c'est au cours de ce dîner que le dépeceur de Nita fut présenté à une veuve de vingt ans, un amour de petite Vénus blonde, Cécile M..., qui venait d'Angers, où elle habitait chez ses parents, après un an de mariage. Ce voyage à Paris, qu'elle ne connaît pas, est un dérivatif à son deuil récent. Tout de suite, Ange tombe amoureux. Il se propose comme cicerone pour la visite de Paris. La belle enfant accepte ; l'élégance et le charme du Martiniquais l'ont conquise. Ensemble, ils « découvrent » la Tour Eiffel, le Bois, Luna-Park, Montparnasse, le Sacré-Cœur, où Ange fait brûler un cierge à la mémoire du défunt époux. Tous les soirs, il rentre cependant au domicile de Jano, qui ignore tout et finance les excursions parisiennes de son gigolo. Cela dure un mois, puis Cécile repart pour Angers, Soleil lui ayant promis le mariage. On échange quotidiennement des lettres de huit pages ! « Solo » est heureux. Chez Boudon, il annonce déjà ses fiançailles à ses compatriotes.

Mon futur beau-père est directeur d'un grand magasin d'Angers. Finie, la vie difficile !... J'aurai maintenant domestiques, voiture et tout...

La froideur qu'il montre à Jano s'accuse. Ange occupe maintenant ses journées à écrire à Cécile.

Ces lettres ! Il raconte sa vie en se parant de gloire. Il parle de son père, riche planter à Fort-de-France ; de sa situation d'*« officier »* en disponibilité. A Angers, les parents de la jeune veuve veulent connaître ce beau parti. Ils l'invitent et, le 8 décembre, « Solo » monte dans le rapide de Nantes. A Jano, qui s'étonne, Ange prétexte un voyage à Nantes afin de régler son divorce. L'homme descend à Angers. Toute la famille : le père, la mère, une fille, une autre — Cécile ! « Solo » avait bluffé ses amis. Les parents de son admirée sont d'honnêtes et simples employés provinciaux. Pour le déjeuner de bienvenue, ils ont invité un instituteur ami. « Solo » colle le pion à plusieurs reprises. Il parle de ses voyages, des colonies ; tous les convives sont sous son charme.

Ah ! c'est quelqu'un, Monsieur Soleil... On projette des fiançailles, et, quand le Martiniquais reprend le train de Paris, la jolie petite veuve étouffe sous ses lèvres les mots d'amour que lui murmure son « promis ».

Le 14 décembre, Ange regagne le logis de la fille de salle.

— Alors, ce divorce ?

— Ça va, ça va, répond le noir. Au printemps, nous allons pouvoir nous marier.

Jano n'exulte pas. Intuitive, elle soupçonne. Un soir, alors qu'Ange est couché, Jano « fait » les poches de son amant. Rien ! Mais où sont les chaussures ? Longtemps, la femme les cherche. Sous l'armoire, elle les découvre enfin. Tiens ! Dans celle-ci est enfoui un paquet de lettres. Jano en tire une... C'est une lettre de Cécile :

« Mon Angelo cheri... »

Jano n'en peut lire davantage ; elle suffoque, puis fond en larmes. Ses rêves ? Envolés. Pour se donner le temps de réfléchir, elle sort. Quand elle rentre, à l'aube, sa décision est prise. Angelo quittera son domicile. Et, en effet, après une scène atroce, l'homme s'en va...

Plus de domicile ? Si. Aubervilliers. Mais la petite marche en ciment semble se plaindre, la nuit, et exhale l'haleine empestée de la morte...

Ernest, un compatriote de chez Boudon, propose :

— Viens donc à mon hôtel...

« Solo » se laisse entraîner, et, le 16 décembre, il s'installe, 29, rue des Abbesses, dans une chambre à trente-cinq francs par semaine.

Mais ses ressources — l'indemnité de chômage ! — sont maigres. Oubliant d'acquitter le prix de sa chambre, il réunit la somme nécessaire pour payer le voyage Paris-Angers et, le 29 décembre, sans tambour ni trompette, « Solo » frappe à l'huis des parents de Cécile. Il est accueilli comme l'enfant de la maison. Pour éviter au « fiancé » des frais d'hôtel, on lui aménage une chambre dans le modeste logis. Réveillon de Nouvel An en Anjou. Fêtes. On casse le col de maintes *fillettes*. Cécile promène son « futur » chez ses relations de la ville.

Quel homme charmant ! dit-on partout. Un soir, à la table familiale, le « beau-père F... » raconte une exécution capitale à laquelle il a assisté. « Solo » discute les détails du supplice. Il connaît tout, ce diable d'homme !

Cette situation d'enfant gâté plaît infiniment au Martiniquais. Lui, resterait bien là toute sa vie... Mais il y a les convenances : les potins de la petite ville. Il faut partir. Le 8 janvier, Ange est de nouveau à Paris, rue des Abbesses.

Un jour, il trouve un-trousseau de clefs dans la rue. Et cet homme, qui a froidement découpé en morceaux une femme jadis adulée, apporte sa trouvaille au commissaire qui le félicite pour son honnêteté !...

On le revoit quelquefois à Aubervilliers, mais il ne monte jamais plus au logis tragique. Il se présente seulement à la mairie pour toucher son indemnité de chômage. Mme Surmont, la femme du restaurateur, le rencontre, errant comme une âme en peine dans le marché d'Aubervilliers. Il n'a plus un sou. Il doit cent francs à son hôtelier. Il a quitté sa chambre à l'anglaise. Seul, le mariage avec Cécile peut le sauver.

Si le crime n'avait été découvert, Ange le dépeceur pouvait donner un enfant à cette femme innocente et faire mourir de chagrin une honnête famille angevine !

Il pouvait aussi continuer sa carrière à la Landru, si magistralement commencée ; faire disparaître, les unes après les autres, toutes ces jeunes femmes confiantes, ces Charlotte, Henriette, Germaine, Lucile, Pepita, qui lui avaient, en un jour d'amour, dédicacé leur photographie et confié l'état de leurs ressources !

« Solo » comprend-il l'horreur de son forfait ? Ce n'est pas sûr. Il vient de faire écrire par son avocat à la petite fiancée de Tours « afin qu'elle ait pitié et ne l'abandonne pas » !...

Le criminel échappera peut-être à Monsieur de Paris. Sans doute, lui-même compte-t-il retraverser l'Océan sur cette *La Martinière* qui, un jour, le déposera en terre guyanaise. Et l'espoir renaît. Là-bas, il ne sera plus un *déraciné*. Il sait que la servitude du bagne se relâche devant l'ancienneté. Il se débrouillera pour « mettre à gauche » un plan bien garni et fasciner des compllices. Il parle espagnol et anglais. C'est un homme coloré. A Cayenne, il y a aussi des femmes sensibles aux charmes des Martiniquais...

Et peut-être qu'un jour un reporter en mal d'aventure découvrira « Solo » marié, père de famille — comme Bougrat —, exploitant quelque part, au Venezuela, une plantation de cannes à sucre, tandis que, sur le seuil de la case proche, une femme, aussi soumise que les autres, lui sourira de toutes ses dents.

Les débris de la banquette macabre, après qu'on eut enlevé le cadavre de Séverine Joram.

René MIQUEL

VEAU LANDRU

INTERNATIONAUX



Les Internationaux, ceux d'avant-guerre, créèrent le rat d'hôtel et sa souris, dont le « collant » fut lancé à la scène par Musidora, « souris » dont la plastique pouvait faire damer toute la Sûreté Nationale.

Ce fut la comtesse Monteil qui, croyonnous, inventa le « collant ». Opérant dans les palaces, elle avait, le jour, une conduite parfaite, emmenant sa petite nièce dans tous les endroits chics des villégiatures et, la nuit, opérant dans les appartements, rafiant bijoux et portefeuilles avec une adresse stupéfante. Ce fut le commissaire André Benoist qui l'arrêta, comme elle sortait d'un appartement d'un grand hôtel de Nice. Elle était en maillot noir et masquée d'un loup charmant. La porte ouverte avec un « ouistiti » (petit appareil qui permet d'ouvrir une serrure ayant même une clé engagée dans le pêne) lui avait donné accès dans la chambre du commandant D..., lequel lui faisait une cour assidue... le jour. Lorsqu'il la vit arrêtée, passant entre deux policiers sur la Promenade des Anglais, il voulut la délivrer. L'âme des vieux commandants demeure naïve et bien française. On ne trouva pas ses instruments de travail. Cependant, ce que les médecins nomment un « toucher rectal » permit de découvrir, « intimement » cachée, une petite troussedeivoire, ronde, qui contenait des instruments de précision nickelés : « ouistiti », tournevis, etc. Elle « prit » dix ans de travaux forcés à Aix-en-Provence, la petite comtesse, et dix ans de « doublage ». Internationale, elle ne « donna » jamais ses complices, et accompagna sans dire mot sa peine.

De son invention du maillot noir, un homme profita ; il se nomma Thaust, vivait à Colombes et, bourgeois sérieux et rangé, après avoir marié et doté ses filles, il prit goût à la politique. Il fut élu conseiller municipal. Il allait se porter à la députation, certain de ses amitiés et de ses relations, lorsque, à la gare de l'Est, dans un hôtel confortable et malgré sa magnifique barbe blanche, il fut pris en plein travail par la Brigade Mondaine. Il était revêtu du « collant » classique et sa barbe était dissimulée sous un foulard noir. Thaust, rat d'hôtel, entouré d'une considération banlieusarde mais évidente, avait cambriolé les chambres d'hôtel depuis vingt années ! Toutes les polices du monde le recherchaient.

Mais le roi des Internationaux fut, sans conteste, Grenada della Torre, attaché à l'ambassade d'Espagne, jouissant de l'*exequatur* diplomatique.

Celui-là fut un maître. On n'ignorait pas, à la Sûreté Nationale, que ce Grand d'Espagne, qui pouvait entrer à cheval dans la cathédrale de Tolède, car il avait la Toison d'Or, pénétrait, la nuit, dans les appartements, et volait pour jouer. Car c'était un « flambeur » terrible.

Son plus beau coup fut le vol dont fut victime le baron S..., banquier allemand, connu des Rothschild.

Le baron S..., gros joueur, avait l'habitude de porter sur lui de fortes sommes d'argent. Grenada della Torre, bien renseigné, sachant que sa « victime » allait à Nice, louant toujours le même appartement, s'y rendit, loua le même appartement au palace connu et, après avoir payé, le quitta à la veille de l'arrivée du baron.

Lorsque celui-ci, ayant gagné plus d'un demi-million au Cercle de la Méditerranée, à Nice, rentra dans sa chambre en compagnie de son domestique, qui couchait dans une pièce à côté, lorsque, dis-je, le baron se fut mis au lit après avoir fermé à clé et au verrou les portes, il mit son argent sur une table, ainsi que ses bijoux, et, une fois au lit, s'endormit du sommeil du juste.

Le lendemain, à son réveil, il constata avec stupéfaction que l'argent — cinq cent trois mille francs — et ses bijoux n'étaient plus là. Il constata mieux encore. Les fenêtres étaient fermées ; la porte également, à clé, et le verrou poussé.

On avertit la police. Ce fut encore le commissaire André Benoist qui déchiffra l'énigme.

En regardant à la lampe électrique le panneau de la porte, il y découvrit une petite trace de peinture fraîche. La gratter fut vite fait. Alors apparut un boyau de chat, et André Benoist le tira.

Ce boyau de chat commandait, de l'extérieur, le verrou.

Grenada della Torre avait, en louant l'appartement, changé le verrou et mis le sien, celui qui ouvrait de l'extérieur grâce au boyau de chat. Après ce travail minutieux, ce fut un jeu d'enfant d'ouvrir, au « ouistiti », la serrure, de pénétrer dans la chambre, de voler, de refermer la serrure à clé et de refermer le verrou, en tirant le petit boyau. Un peu de mastic, un trait de peinture et tout fut remis en place.

Ce travail admirable est gardé en exemple au Contrôle de la Sûreté Générale, où on peut.

sous vitrine, admirer l'installation de Grenada della Torre.

Ce gentilhomme fut arrêté à l'Exposition de Milan, par le commissaire Benoist, aidé de la police italienne. Le policier français pénétra dans la chambre de l'International, se glissa sous le lit, y resta deux heures, et, lorsque Grenada della Torre revint d'expédition, une prise aux jambes le jeta à terre. On accourut ; le rat était pris.

L'Espagne réclama l'homme. Ce Grand d'Estremadure fut mis en prison. On le trouva étouffé dans sa cellule. Ainsi l'avaient voulu la morale... et peut-être le Roi.

Ostrogo, autre International, dont les coups sont célèbres, écrivait des romans et des récits de cambriolages parfaitement documentés. Il en avait même dédicacé une série à M. Sébille, contrôleur à la Sûreté Générale, ce qui était suprêmement ironique. Il fut arrêté après qu'il eut été convaincu d'un vol magnifique où une valise contenant un million de titres au porteur avait été volée à la gare du Nord et remplacée par une autre, absolument identique, qui, elle, contenait des vieux journaux et que le propriétaire — un chargé d'affaires — ouvrit, trop tard, à Londres.

Internationaux, magnifiques voleurs à qui il ne manque qu'un soupçon d'équilibre ou de moralité pour en faire des gens capables de rendre service à toute une société, grâce à leur esprit inventif, à leur sang-froid, à leur intelligence. Mais la destinée les lança dans les sentiers de la « petite vertu ». Ils s'y oublièrent à batifoler, car ces sentiers arrivent tous au coin d'un bois, et, au coin d'un bois, on y attaque.

Paul LENGLOIS.



BON-NATUREL-SAIN

BYRRH

PARFAIT TONIQUE

Les Internationaux ! Une aristocratie dans la pègre. Milord l'Arsouille qui aurait de la tenue. Gentlemen qui n'ont rien à envier de la gentry anglaise, ni de ses tailleurs, ni de ses « chaussures », ni de sa respectabilité, de surface, bien entendu.

Les voilà encore, malgré la discréption de leurs vies, lancés dans l'actualité. La Maison-Rouge de Cormeilles-en-Parisis abritant Stanley and his boys fait surgir, dans une villa paisible de la banlieue nord de Paris, une bande organisée qui « travaillait » le vol à l'américaine, la vente des stupéfiants et la cambrerie.

Le commissaire Charpentier, qui les connaît bien, a pu en arrêter quelques-uns, après avoir eu la détestable mésaventure d'être enfermé quelques instants dans une des pièces de la Maison-Rouge.

Stanley et sa bande étaient, bien entendu, fort bien avec tous les braves gens de Cormeilles, et le garde-champêtre regrette encore les parties de billard qu'il joua avec ces « étrangers » si joyeux et de si belle humeur que cela rendait supportable la crise et les temps moroses.

Les Internationaux ! Quels beaux romans pourrait-on écrire avec leurs vies d'aventures !

Depuis la belle histoire de la perle rose, unique, achetée rue Royale, chez le bijoutier C..., par un Américain magnifique qui la « revendit » au même bijoutier, après une passe de trois mois, deux millions et demi, en gagnant un million cinq cent mille francs nets, depuis cette belle histoire, jusqu'au travail moderne de Kariowitch, un Polonais admirablement psychologue qui exploita, il y a peu de temps, la crédulité des portiers des petits hôtels, la série est continue. Kariowitch arrivait dans un « meublé », louait une chambre à la quinzaine, payait d'avance et s'installait. Le lendemain, il sonnait le garçon et lui présentait un billet de banque de cent francs.

— Allez le changer, et rapportez-moi la monnaie.

Le garçon revenait. Kariowitch lui donnait un bon pourboire. Le jour suivant, même demande.

— N'allez pas au même endroit, précisait le digne homme.

Et il ajoutait, les yeux dans les yeux du garçon :

— Ah ! ca prend à tous les coups. Si, seulement, je pouvais travailler avec un billet de mille !

Séduit, tenté, rassuré par les deux changes effectués par lui-même, le garçon s'écria :

— Mais j'en ai, un billet de mille.

— Donnez, répondit Kariowitch. Seulement, je vais opérer moi-même ; il peut y avoir du danger, je ne veux pas vous faire du tort !

Naturellement, on ne le revoyait pas, et le garçon ne pouvait pas porter plainte, puisqu'il était dans le coup.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 90.604 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P. Professorats.

Broch. 90.608 : Classes secondaires complètes : bachelautés, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 90.617 : Carrières administratives.

Broch. 90.620 : Toutes les grandes Écoles

Broch. 90.626 : Emplois réservés.

Broch. 90.635 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 90.638 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 90.644 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 90.651 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 90.659 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 90.662 : Marine marchande.

Broch. 90.671 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie transposition, fugue contrepoint, composition, orchestration, professeurs.

Broch. 90.674 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, caricature, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publique, aquarelle, métiers d'art, professeurs).

Broch. 90.683 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemiseur, professeurs).

Broch. 90.686 : Journalisme ; secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. 90.693 : Cinéma ; scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 90.697 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

ETES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Ecrivez-lui vos nom, prénoms, (Monsieur, Madame ou Mademoiselle), date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257 H
1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

SIMPLE ET PRATIQUE

Ce Chronomètre de poche (dimensions classiques des montres à simple usage) se transforme instantanément en PENDULETTE

La montre 2 usages (Brevetée S. G. D. G. Garantie 5 Ans)

20 FRS

Sans dispositif pendulette, poche 18 Frs et bracelet 23 Frs
Envoi contre remboursement - Echange admis
EV. JAMS - Morteaup près Besançon
Dépôt à PARIS : 75, Rue Lafayette

Ouvert le Samedi après-midi

CONCOURS 1935
Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e

GRATUITEMENT UN PHONO

vous est offert à titre de propagande pour lancer notre marque, en donnant la réponse du rébus ci-dessous et en vous conformant à nos conditions.



Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu, dont toute la vie fut consacrée à son Pays.

Réponse.....

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce.
Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux
Ets EMYPHONE (Ser. Concours 482) 4, R. du Château-d'Eau, Paris-X^e

SANS LE SAVOIR VOUS PORTEZ EN
VOUS DES FORCES MERVEILLEUSES

LE
COURS PRATIQUE
DE MAGNÉTISME
D'HYPNOTISME
ET D'INFLUENCE
PERSONNELLE

du Professeur BLAIVE

VOUS APPRENDRA
A VOUS EN SERVIR
MÉTHODE MODERNE
POUR DÉVELOPPER VOS FACULTÉS
et AUGMENTER
LA PUISSANCE DE VOTRE VOLONTÉ
Envoi gratuit du programme détaillé
sur demande, sans aucune marque
extérieure.

(Joindre un timbre à 1 fr. 50.)
Ecrire : Professeur BLAIVE, 9, rue
Honoré-Chevalier, Paris-VI^e.

Vente directe du fabricant
aux particuliers — franco de douane



affranchir lettres 1,50
cartes post. 0,90

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE-CYSTITE-PROSTATITE
guéris radicalement et rapidement par

PAGEOL

le plus puissant antiseptique urinaire,
évite toutes complications, supprime la douleur.

(Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et ttes pharm'.

La boîte 16 Fr., l' 16 50. La triple boîte, l' 36 20.

Sage-Fem. Dipl. F. M. Pens. Cons. tte Hre.
92, rue St Lazare (9^e) Discr.

200 Fr. Le mille, adresses à copier pour enve-
lopes, travail assuré tout l'an. Manu-
facture VULCAN, 38, Lyon.

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce
journal s'adresser à :

NÉO - PUBLICITÉ
35, Rue Madame - Paris

Tél. : LIT. 32-11

Le Bain de Vapeur chez soi

LA SUDATION SCIENTIFIQUE

(Maison fondée en 1929, 70.000 appareils vendus à ce jour).

est un appareil qui permet de prendre chez soi, sans tacher ni mouiller, un bain de vapeur survaporisée (vapeur à l'état gazeux, simple, parfumée et médicamenteuse), incomparablement plus efficace, plus rapide, plus propre que le bain de vapeur ordinaire. Et chaque bain coûte 20 centimes. Les médicaments mis dans la survaporation à plus de 400 degrés, sans bouillir et sans pression, sortent à l'état gazeux, sont respirent par les pores de la peau et instantanément entraînés dans la circulation miraculeusement activée par le bain.

SUDATION - SCIENTIFIQUE PRÉVENT, COMBAT ET GUERIT

Rhumatismes. — Lumbago. — Mauvaise circulation. — Arthrite. — Rides du visage. — Insomnies. — Age critique. — Maladies de la peau. — Douleurs. — Troubles nerveux. — Acide urique, etc.

REPLACE LA SALLE DE BAINS

Nettoie à fond la peau et la régénère. Le maniement de l'appareil est très simple. Aucune installation à faire.

Fonctionne à l'alcool ou à l'électricité et sur tous les courants. L'appareil complet avec régulateur de survaporation à 4 degrés (150-225-325-400) nouveau poignard insalissable breveté franco : 350 fr.

LA SUDATION SCIENTIFIQUE 9, rue du Faubourg-Poissonnière (Taibout 55-99, Provence 77-30 et 32) Chèque postal 1407-74

Brochure et renseignements gratis franco sur demande.

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—



DETECTIVE

**ANGE
SOLEIL
NOUVEAU
LANDRU**

**Lire, pages 12 et 13, nos
sensationnelles révéla-
tions sur les malheu-
reuses victimes du Mar-
tiniquais assassin de sa
femme et opiniâtre
"chasseur de fiancées".**